



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

GRAD  
DS  
559.92  
.T6  
Y36  
BUHR

B 1,037,738



L. YANN

# CROQUIS TONKINOIS.

RÉCITS

*publiés dans l'AVENIR DU TONKIN*

A HANOI

Edités par

TH. CHESNAY

F. DE BOISADAM

F.-H. SCHNEIDER



1889

3 9015 00121 1435

PAR TYP. LITH. F.-H. SCHNEIDER



b

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26



**CROQUIS**  
**TONKINOIS**



L. YANN



# CROQUIS TONKINOIS

---

*Illustrations de MM. G. Léofanti et Voignier*

---

Edités par

MM. TH. CHESNAY, F. DE BOISADAM & F.-H. SCHNEIDER



HANOI

---

IMPRIMERIE TYPO-LITHOGRAPHIQUE F.-H. SCHNEIDER

Rue du Coton

---

1889

DS

559.92

T6

Y36

BVHR

Martial

*me toutes les  
par la revêche  
arraines aux  
visibles, elles  
a vie. Quand,  
s cauchemars  
et, arrachant  
eur, inexpli-  
sceptique est  
les les rassu-  
naient et bro-  
azurés. Plus  
gination, cette  
erveilleuse de  
plus vil, de  
ré, et en robe  
de Cendrillon.  
en notre siècle*

## RETURN WITH MATERIAL

93-B25858-1

OR MAIL BACK AS REPORT  
DATE 04/08/83

QUANTITY

1

Yann, L.  
Croquis Tonkinois. Hanoi : Schneider, 1887.  
CATALOG REFERENCE: Cat. 86 item 1164  
Confirming Order.  
Per our phone order.

SHIP MATERIAL AND BILL TO:  
Room Purchasing Division  
Hatcher Graduate Library  
University of Michigan  
Ann Arbor, MI 48109

MCBBOOK\* MIUG 833U

SUPN

U

FUND

FSG

GL

SID

SLOC

LIBRARY  
USE

I

(See Other Side)

FORM NO. RLG-SO 4/81

DS

559.92

T6

Y36

BVHR

81092 1.5 20.3  
100

A Madame L. Martial

*Madame,*

*Une légende, morte, hélas ! comme toutes les poétiques fictions du passé tuées par la revêche science, donnait des fées pour marraines aux enfants heureusement doués. Invisibles, elles suivaient leurs protégés durant la vie. Quand, la nuit venue, les épouvantes et les cauchemars familiers des ténèbres circulaient, arrachant aux petits êtres ces cris de terreur, inexplicables pour nous, dont l'esprit sceptique est fermé aux mystères nocturnes, elles les rassuraient ; doucement elles les endormaient et brodaient leur sommeil de songes azurés. Plus tard, elles leur accordaient l'Imagination, cette ivresse des poètes, cette faculté merveilleuse de changer en or pur le plomb le plus vil, de muter une courge en carrosse doré, et en robe lamée d'argent la cotte de laine de Cendrillon. Don précieux, devenu bien rare en notre siècle*

*utilitaire et plat, où la dure loi du ventre et la soif des écus laissent peu de place aux rêveurs, aux songe-creux charmants, à tous ceux dont le regard, sans cesse levé vers les étoiles, les laisse trébucher à toutes les pierres des chemins, choir dans tous les puits.*

*Voici, Madame, mon premier-né. Vous serez pour lui cette fée bienveillante, cette marraine protectrice. Il en a grand besoin, étant chétif et mal venu ; c'est qu'il a poussé un peu au hasard, là-bas, dans les lointains « Pays Jaunes. »*

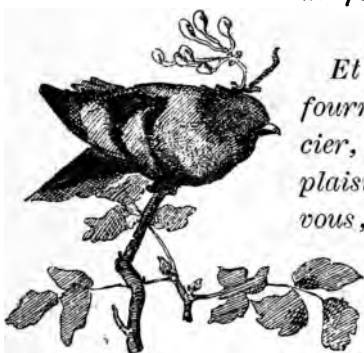
*J'ai tracé ces humbles Croquis, tantôt au retour d'une chasse fatigante à la poursuite d'invisibles pirates, ou bien après la traversée d'une de ces forêts farouches pleines du strident ironique des cigales, du brânement des con-naï traqués par les tigres ; par des sentiers encore inviolés où l'on voit luire, sous le dôme muet des arbres séculaires une étrange lumière verte, un jour végétal qu'émeraudise çà et là quelque traînée de soleil perçant la voûte feuillue ; tantôt après de musardes flâneries à travers les ruelles tortueuses d'une ville indigène, avec de longues stations devant les portiques des pagodes, hérissés de bêtes symbo-*

*liques, fleuris de lotus de pierre, criblés de caractères sacrés, de sentences biscornues et très morales; surtout enfin, pendant les longs soirs d'ennui, dans la solitude des postes, pour ne pas écouter trop longtemps mon cœur battre le rappel des êtres bien-aimés laissés si loin sur la « douce terre de France. »*

*Peut-être le trouverez-vous bien amer et désenchanté, malgré son extrême jeunesse, mon pauvre livre; c'est qu'à force d'errer par le monde, sans foyer où le cœur se réchauffe aux jours de deuil, on acquiert cette habituelle mélancolie; c'est que l'on sent mieux ainsi l'inutilité de tout effort, le passager de toutes les affections, la brièveté de la vie.*

*Mais je n'avais pas encore le bonheur de vous connaître et il me semble à présent qu'un peu de votre vaillance m'est entrée dans l'esprit. Si je retourne un jour là-bas j'aurai, pour me distraire, les doux souvenirs que votre hospitalière maison m'aura laissés. J'évoquerai souvent ce coin de salon où les heures coulaient si rapides dans le charme de votre causerie, où, en levant les yeux, je retrouvais un peu de mon cher Orient dans ces tentures soyeuses*

*brodées d'hiéroglyphes chinois, dans ces  
chamærops aux belles palmes digitées dont  
j'avais vu les frères croître libres et sauvages  
au fond des bois de l'An-nam.*



*Et ce livre m'eût-il seulement  
fourni l'occasion de vous remer-  
cier, Madame, pour tous les  
plaisirs délicats goûtés chez  
vous, je serais encore très  
récompensé de l'avoir  
écrit.*

Cherbourg, le 25 septembre 1888.

L. YANN.

LE TRAM





Chaque soir il arrivait, ce tram, ce petit facteur annamite, avec une régularité chronométrique. C'était un enfant presque, le fils de quelque *nha-quê* du village et, pour vingt cents par jour, il allait au poste voisin chercher nos lettres. On l'apercevait de loin, trotinant, son sac sur l'épaule, sans autre vêtement qu'une étroite ceinture; tout heureux de notre attente, il criait de loin : « Y en a papier », les seuls mots de français qu'il connût, auxquels il

découvrait sans doute un sens cocasse, car chaque fois, en les prononçant, sa face rayonnait de joie, ses petits yeux bridés obliquaient un peu plus vers les tempes et sa bouche, fendue largement par le rire, s'ouvrait inquiétante, semblable, avec ses dents noircies, à l'entrée d'un four. On n'eût pas cru tant de vigueur dans ce pauvre corps aux lignes sèches, dont la couleur ambrée faisait songer aux bons hommes en pain d'épice grossièrement taillés par un sculpteur forain.



La route qu'il suivait était longue pourtant et dangereuse; elle traversait de profondes forêts favorables aux embuscades des pirates, où, le soir, des tigres rôdaient et, dans les grands coups de vent, des arbres géants s'écroulaient, écrasant tout sous leur poids.

Déjà deux trams précédents avaient disparus, enlevés par les Thos, montagnards insoumis, et les coolies effrayés refusaient ce service, même sur la menace du rotin. Lui seul, dans sa confiante jeunesse, avait accepté.

Depuis trois jours il pleuvait; un nuage nous enveloppait d'où l'eau s'épanchait sans une minute d'arrêt, avec une violence inconnue aux pays d'Occident.

Les hautes montagnes, assises en cercle autour du poste, restaient obstinément cachées sous leur manteau de brume et, dans la vallée, l'arroyo, si paisible d'ordinaire, roulait avec un air de fleuve débordé. Les courriers étaient interrompus; peu à peu, la tristesse ambiante nous gagnait, éteignant les conversations si cordiales, si gaies parfois, quand des lettres de France arrivaient, apportant la vision ensoleillée de la Patrie et des êtres chéris laissés là-bas ..... Ah! comme elles passaient lentement les heures dans le petit poste perché tout en haut d'une colline, comme l'Arche, jadis, sur le mont Ararat, mais sans le muséum donné par Jehovah à Noé pour le distraire... Rien que la chanson monotone de la pluie, le glougloutement de l'eau tombant des toitures et la musique attristante du vent dans les bambous! Pour horizon un ciel louche, pareil, sous les rais luisants de la pluie, à une feuille de papier gris criblée de hachures par un écolier distrait.

\*  
\* \*

« Nous ne pouvons pas rester plus longtemps sans communications, dit le commandant, il faut que le tram essaie de passer. »

Il partit, le pauvre petit, souriant toujours malgré l'averse, son léger bagage ficelé sur la tête, escorté jusqu'à l'arroyo par un caporal. — Le torrent coulait rapide et sournois, avec de brusques remous; on eût dit que de monstrueuses bêtes au dos visqueux mon-

taient du fond pour respirer à la surface et disparaître aussitôt dans un perpétuel va-et-vient; des pans entiers de la rive avaient croulé, laissant voir la cassure ocreuse de la terre et, près de là, un banian déraciné gisait trempant ses feuilles dans le courant.

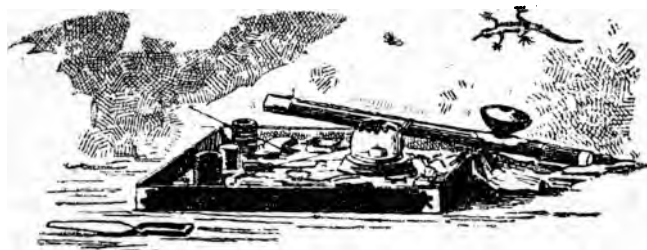
L'enfant entra dans l'eau; tout de suite il perdit pied, mais il nageait résolument et, malgré la rapidité vertigineuse de l'arroyo, il approchait de la rive opposée dans une course oblique; déjà il l'atteignait quand le tourbillon rapide d'un remous le saisit, et brusquement il disparut. En vain le caporal plongea à plusieurs reprises, il vit une fois encore les petites mains de l'enfant émerger, battant l'eau, puis plus rien et, à bout de forces il dut retourner au bord, ayant inutilement risqué sa vie.

Puis il vint au poste « rendre compte » racontant ce drame avec simplicité, oublieux de sa belle action, désolé de n'avoir pu sauver le pauvre « gosse » ... « Il était si près d'arriver, mon capitaine... il nageait comme un jeune chien... Ces rivières-là, c'est traître... » Quelqu'un, l'esprit ne perd jamais ses droits, lança une funèbre plaisanterie, mais elle n'eut pas d'écho et ce soir-là, chacun regagna plus tôt sa *cai-nha*, muet et attristé.



OPIUM





A travers les rues noires piquetées de points lumineux par les pâles lumignons municipaux, nous allons chez L....., vieux colonial qui doit nous initier aux mystères de l'opium. Tout dort en apparence dans les maisons bien closes; çà et là, sous l'auvent d'une boutique chinoise, une lanterne pansue et bariolée répand une douce clarté, tandis que, dans les niches consacrées aux ancêtres, des bâtons parfumés se consomment lentement. Une torpeur semble engourdir la ville entière, et dans l'air flottent d'âcres senteurs s'exhalant de chaque maison comme l'encens d'un culte inconnu. Un silence de nécropole pèse, troublé de loin en loin par l'aboïement d'un chien qui nous flaire au passage.

L..., couché sur de fines nattes, la tête soulevée par un oreiller fait de rotin tressé, fumait en nous attendant; ses doigts agiles promenaient au-dessus de la flamme d'une lampe l'extrémité d'une aiguille où une goutte d'opium gonflait en se dorant sous l'action de la chaleur; puis, la cuisson terminée, il fixait d'un seul coup la petite sphère sur le fourneau d'une pipe qu'un long tube de bambou rendait pareille

à une flûte et, lentement, comme on vide une coupe d'un vin préféré, il aspirait la fumée. A notre arrivée, il déposa soigneusement sa pipe sur un plateau incrusté de nacre où toutes sortes de menus objets étaient étalés : pots d'ivoire, couteaux niellés, tasses microscopiques pour boire le thé....

\*  
\* \*

« Voyez-vous, nous dit-il, les saluts échangés, mon corps est comme un laboratoire où j'observe de curieuses expériences. J'ai beaucoup voyagé et partout je me suis enquis du vice populaire dans le pays visité, certain de trouver ainsi la raison de bien des traits de mœurs, inexplicables tout d'abord, et de mieux saisir l'originalité de la race. En Algérie, j'ai fumé le kief parmi les Arabes graves et pittoresquement drapés dans leurs grands burnous. J'ai mâché du chanvre à Bénarès, tandis que des jeunes filles tordaient en des poses lascives leurs corps dont la couleur bronzée transparaissait sous la gaze des vêtements. Ici, j'ai trouvé l'opium consolateur.

« Kief, haschich, opium, qu'est-ce autre chose que le désir de fuir la laide réalité ? Vices si vous voulez.... je plains les gens vertueux. »

Il s'interrompit un instant pour fumer une pipe et, renversé sur le dos, il attendit que les volutes de la vapeur légère se fussent dissipées dans l'air.

Lentement il reprit : « Définir ce qu'on éprouve est difficile ; peut-on fixer le rêve fugitif avec des

« mots ? peut-on enfermer dans sa main cette  
« impalpable fumée ? Puis, l'action de l'opium est  
« différente suivant les organismes ; les hommes ne  
« sentent pas tous également : un violon chante  
« autrement qu'une clarinette. Amiel a dit, je crois,  
« que « la rêverie était le dimanche de la pensée » ;  
« il existe beaucoup de gens qui travaillent, même le  
« dimanche.

« Aidée par l'opium, ma pensée se déroule libre-  
« ment sans que la sensation désormais amortie  
« vienne troubler son cours ; délivrée du poids du  
« corps, elle erre capicieuse et fantasque. Parfois,  
« il semble qu'un monde nouveau s'ouvre devant moi  
« inaccessible à la matière, où rayonnent les pures  
« idées et dont la contemplation m'emplit de joie.  
« Alors je peux sonder la profondeur de la religion  
« de Cakya-Mouni, le divin Bouddha, celui-là même  
« que vous voyez au fond de cette chambre assis les  
« yeux mi-clos, comme assoupi dans une sieste éter-  
« nelle. La vie est un leurre, l'action une déchéance  
« de la pensée, la passion la source de tous nos maux :  
« la contemplation et le rêve sont les seuls refuges  
« de l'homme qui a eu le malheur de naître..... et  
« l'opium les provoque. Est-il un seul de vos plaisirs  
« qui n'ait été empoisonné par la conscience de son  
« peu de durée ? Passé, présent, avenir, trois formes  
« de l'illusion humaine que l'opium détruit.... hélas !  
« pour un temps bien court, et quand arrive le réveil  
« et qu'il me faut rentrer dans mon corps, j'éprouve  
« à le traîner la gêne et le dégoût que m'inspirerait  
« un vieil habit devenu trop étroit. »

Il se tut, fatigué d'un aussi long discours; et la chambre redevint silencieuse ; elle était charmante cette chambre, avec ses murs tendus de draperies soyeuses sur lesquelles de grandes aigrettes brodées ouvraient leurs ailes blanches et des dragons symboliques déroulaient les anneaux de leurs corps monstrueux. Des sentences chinoises aux caractères bis-cornus s'enroulaient autour des portes et, dans les coins, de grands vases bleus contenaient tout un fouillis de plantes, de bambous légers montant en fusées vertes, de chamærops aux feuilles déployées ainsi qu'un éventail, de sicas dentelés, et tous ces tons d'or, de laque rouge et noire, de fraîche verdure, de soies chatoyantes, s'adoucissaient dans la lumière tamisée des lampes, se fondaient en une harmonie paisible et propice à la rêverie.

L. . . . , saturé d'opium, restait immobile et silencieux ; son visage, vivement éclairé, montrait sa peau verdâtre, ses os proéminents ; son pauvre corps, perdu dans les larges plis d'un cai-quân de soie, ne se trahissait que par la saillie aigüe des genoux. Cette immobilité, ce suicide lent nous attrista et nous partîmes sans qu'il s'en aperçut.

Dans les rues noires, le parfum pénétrant de l'opium flottait toujours ; nous comprenions maintenant ce silence de mort qui enveloppait la ville comme un suaire et une pitié nous vint au cœur pour cette race déchue, réduite à fuir la vie, ayant l'inertie pour idéal.

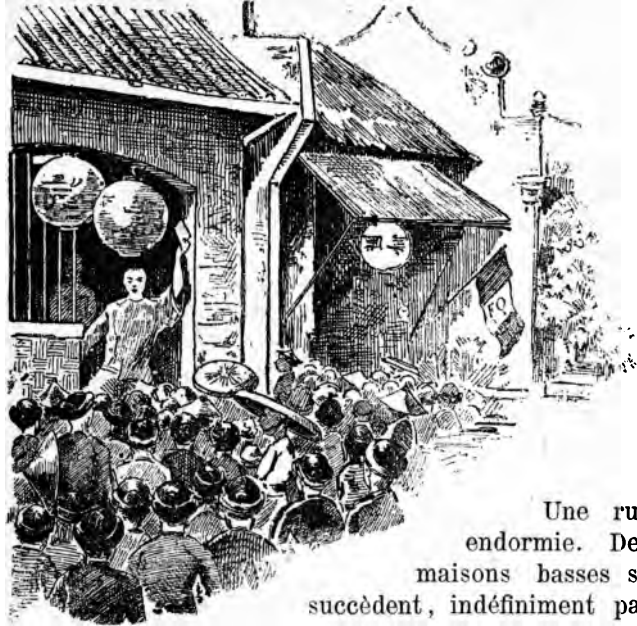






# LA MAISON DE JEU





Une rue  
endormie. Des  
maisons basses se  
succèdent, indéfiniment pa-

reilles, mystérieuses avec leurs  
auvents noyés d'ombre. Une nuit lunaire toute bleue,  
d'un bleu froid, baigne les choses et leur donne  
une fluidité singulière. La route blafarde, élargie  
par la solitude, se perd au loin dans un paysage  
confus, pareil à quelque décor hâtivement brossé  
dans une tonalité bleuâtre, où s'enlèvent des toits  
courbes bordés de blanc, des angles de murs dont  
la blancheur prend des luisants de nacre, des co-  
lonnes frêles au sommet desquelles s'entr'ouvre  
le lotus sacré.

Une inexprimable mélancolie se dégage de cette  
rue déserte, de ces maisons muettes comme des  
tombeaux, de cette clarté sans chaleur, mate.

C'est vers le milieu de cette rue qu'est située la maison de jeu. Deux longues lanternes cylindriques éclairent faiblement l'entrée; près de là un arbre a poussé; il incline sur le chemin la masse ronde de son feuillage que métallisent par place des rayons perdus.

Des deux côtés d'une salle coupée dans sa longueur par une barrière, se tiennent accroupis des Annamites, presque tous vêtus de loques. Le classique tapis vert est ici remplacé par des nattes cousues qu'une ligne noire divise en deux tableaux; de place en place, des cercles sont tracés à l'encre.

Le croupier, un grand diable de Chinois à mine patibulaire, circule à l'aise entre les enjeux et les compte d'une voix chantante dont l'étrangeté surprend.

Au fond de la salle, dans une sorte de cage dont les barreaux solides défient les convoitises, se tiennent trois ou quatre célestes, les banquiers. L'un d'eux répète comme un écho la mélodie du croupier, et ce duo s'élève au milieu du silence lourd, accom-



pagné du tintement grêle des enjeux tombant sur le tapis.

Des lampes à ras du sol projettent une vive clarté qui fait scintiller les piastres, les rares barres d'argent éparées sur les tableaux; elle rejaillit sur les faces jaunes des *pontes* et dessine vigoureusement les pieds agiles, fins, aux chevilles féminines du croupier; mais près des monceaux de ligatures ternes, des



rouleaux de sapèques — une monnaie digne de Lycurgue, si lourde qu'un homme peut à peine porter cinquante francs — elle s'éteint.

— Voyez-vous le croupier de Monte-Carlo voyageant nu-pieds sur le tapis de la roulette, chuchote mon compagnon; quel succès!

Nous pouffons et notre rire détone dans la torpeur de ce milieu; des têtes se lèvent, bien vite ramenées vers les deux tasses qui remplacent ici le cylindre tournant.

Le jeu marche, très actif et très compliqué: mais

tiennent presque toute la place ; le long des murs, de naïves aquarelles ou des versets de Confucius brodés sur de longs rectangles d'étoffe.

Nous avons pris place sur un canapé. Les fumeurs, qui s'étaient levés avec effort pour nous saluer, étendus de nouveau, fument sans parler, avec des gestes rares, hypnotisés par la flamme immobile de la lampe à opium.

Mon ami soutient une conversation pénible avec un Cantonais arrivé depuis peu ; libre de toute contrainte, je laisse mon regard errer sur les choses.

La porte d'entrée est ouverte sur une sorte d'im-pluvium vers lequel des toits s'inclinent ; on distingue vaguement dans l'ombre un minuscule jardin, des arbustes taillés en forme d'animaux, tordus, rabougris, le disque doré des chrysanthèmes, les pétales carminés d'une rose, et, dans le fouillis sombre des feuilles, la forme svelte d'un vase de porcelaine curieusement ajouré. Contre le mur se dresse un simulacre de rocher. Et sur le jardin, un rectangle de ciel visible paraît tendu comme un velarium de velours sombre.

« Ça beaucoup ser », dit le Cantonais, me tirant de ma contemplation pour me montrer une tabatière de jade finement ciselée ; il tient le bijou entre ses doigts aux ongles crochus et l'agite sous les rayons d'une bougie, pour en faire valoir la transparence laiteuse ; il rit d'un mauvais rire qui découvre ses dents éclatantes. Seul parmi les faces glabres des autres Chinois, il possède une grosse moustache qui pend aux coins des lèvres et donne à son visage

quelque chose de dur ; au fond de ses yeux obliques, volontairement adoucis, on devine une méchanceté latente ; un bonnet de crin noir surmonté d'un bouton de corail rose cache son front rasé.

Tandis que je l'examine quelque chose me dit tout bas :

« Prends garde à ce Mongol ; tu le railles, il te  
« le rend ; mais l'urbanité chinoise, une politesse  
« toute de convention, semée de préceptes où tu  
« trébuches lourdement, masque sa raillerie.

« As-tu remarqué le plissement de ses yeux quand  
« généreusement tu lui as tendu la main ? à ton  
« entrée, il t'a salué d'un *How you do*, tu es  
« resté coi ; alors il a tiré du fond de sa mémoire  
« un français incorrect et nasillard qui te fait sou-  
« rire ; cependant il te pose des questions claires  
« auxquelles tu réponds compendieusement ; inter-  
« roge-le, il bredouillera . . .

« Il connaît la civilisation européenne dont tu es  
« si fier ; il a voyagé, il a vu Paris, le pôle attractif  
« de toutes tes pensées, le phare lumineux que tu  
« crois posé au sommet du monde ; il lui en est resté  
« le souvenir d'une cohue famélique vêtue d'habits  
« étriqués et ternes, pataugeant dans la boue, ridi-  
« cule.

« Que viens-tu faire en ce pays ? Si, fatigué de  
« l'éternel recommencement de toute chose, tu  
« cherches du nouveau, tu retrouveras ici, comme  
« l'a dit Baudelaire :

Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché.

« Chez nous, il se couvre d'un vernis mondain; ici,  
« malgré l'infinité des précautions et des obstacles,  
« il se glisse jusque dans l'alcôve impériale.

« Si c'est pour drainer un peu d'or, tu arrives  
« trop tard.

« Vois ces magots obèses, attentifs en apparence à  
« la préparation savante de leur pipe; l'or coule déjà  
« entre leurs mains vers la Chine; ils ont monopolisé  
« les vices annamites; ce sont les juifs de l'Extrême-  
« Orient; tu es seul, ils sont l'infini.

« Le rêve qu'ils caressent, c'est de retourner chez  
« eux. A nos fêtes bruyantes qui les choquent, ils  
« préfèrent les longues soirées, les courtisanes far-  
« dées, dans ces bateaux-fleurs à la proue desquels  
« se balance une lanterne pâle, pâle, comme cette  
« lune là-haut, qui vient de sauter par-dessus les  
« toits et montre sa rotondité opaline sur laquelle  
« semblent tourner des chinoiserries. »

\*  
\* \*

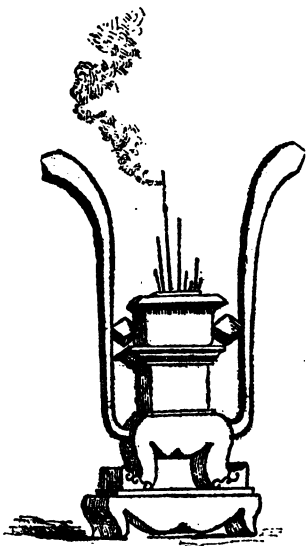
Il était tard. Nous avions, par politesse, bu une  
infinité de tasses d'un thé parfumé, mais amer.

Un engourdissement nous gagnait venu du calme  
de cette chambre, des senteurs endormantes de  
l'opium saturant l'air, de l'inertie des hôtes, de la  
tranquillité de ce jardin au fond duquel des bâtons  
odorants brûlaient avec lenteur sur un autel perdu  
dans l'ombre.

Nous partîmes, gagnant la rue par le même couloir

obscur aux murs humides ; une stupeur planait sur la salle des jeux où les mêmes Annamites, pétrifiés dans des poses pareilles, attendaient, immobiles, le cri guttural, le « rien ne va plus » chinois du banquier.

Dehors, l'air froid de la nuit carressant nos fronts, le grand bain vivifiant de clarté bleue, chassa la vision attristante de cette Chine colossale qui peut-être un jour écrasera l'Occident décrépité.





•

THI-HAI





La ville de Nam se déploie au bord d'un canal fangeux ; une grande citadelle carrée gêne son développement, aussi ne comprend-elle guère que deux ou trois longues rues coupées à angle droit par une infinité de ruelles.

La principale rue, celle des Chinois, est large, chose rare en pays asiatique, pavée de blocs de marbre gris, coupée, de place en place, par des portes monumentales, sorte d'arcs de triomphe dont l'arche est solidement barricadée la nuit et sur lesquels veillent des sentinelles ; elle passe entre deux rangées de maisons au toit recourbé comme une pantoufle chinoise, séparées les unes des autres par des murs en saillie que décorent parfois des fleurs, des fruits, faits de tessons multicolores ; la régularité de tous ces murs aux angles géométriques, allonge la perspective et semble prolonger la rue à l'infini, jusqu'au bord du ciel qui apparaît tout au fond comme un lambeau de soie bleue.

Elle est envahie dès le jour par une foule de marchands, de *nhâ-quê* venus des villages d'alentour pour troquer leurs produits, de coolies pliant sous le faix, de lettrés oisifs, de bourgeoises aux chapeaux de paille larges comme des roues, de gardes insolents et musards chipant de ci, de là, dans les charges, une orange, un kaki rutilant, un gâteau de riz qu'ils croquent lestement de toutes leurs dents noires ; tout ce monde crie, piaille, gesticule et surtout crache incessamment une salive ensanglantée par le bétel.

Dans la pénombre de chaque arrière-boutique, qu'étoient les lampes toujours allumées devant la tablette de Confucius, on distingue de vagues silhouettes de Chinois ; un crâne rasé et bleuâtre, une queue serpentine frétilant entre deux épaules, une face

joviale, ronde et jaune comme une lune ictérique, un torse nu, un ventre proéminent, ou la maigre anatomie d'un fumeur d'opium. Ordinairement, une



vieille femme annamite, assise à croupeton devant l'étalage, attend la pratique.

Cependant, vers le milieu de la rue, chez un pharmacien, c'était une jeune fille qui servait les clients ; elle était presque jolie avec ses cheveux noirs aplatis en deux bandeaux, à la vierge, encadrant un front haut et pur, ses fins sourcils, ses grands yeux à peine obliques et ses joues ambrées.

On l'appelait Thi-hai.



\*  
\* \*

Depuis quelques mois, nous étions logés dans les magasins à riz de la citadelle de Nam. Une de nos distractions était d'aller nous promener, après les lourdes heures de chaleur, vers cinq heures du soir, dans la rue des Chinois.

Le soleil couchant emplissait la rue d'une buée rouge, pailletait d'éclairs le bric-à-brac coloré des étalages, avivait les couleurs des grosses lanternes, des enseignes laquées où le nom des marchands s'étalait en caractères d'or ; dans cette lueur d'incendie les larges chapeaux annamites paraissaient teints de sang et faisaient songer à quelque horde

barbare se couvrant de ses boucliers pour donner l'assaut à la ville.

Nous allions, amusés par cette cohue, ce hourvari de foire, cette orgie de couleurs, arrêtés à tout moment par la « comédie à cent actes divers » de la route. Tantôt deux passants s'injuriaient, de vieilles femmes en général ; le corps plié par la colère, elles déversaient, sans respirer un torrent d'invectives

jusqu'à ce que l'une d'elles, épuisée et vaincue, tombât sur le sol. Qui n'a pas assisté à ces querelles annamites ignore jusqu'à quel point la voix



humaine peut être une torture pour l'oreille ; scies ébréchées, grincements de limes, poulies mal graissées sont chants de sirènes à côté.



Plus loin, nous nous mê-

lions au cercle d'auditeurs pressés autour d'un quatuor d'aveugles qui râlaient des guitares monocor-

cordes, soufflaient dans des flûtes ou, plus simplement, cognaient deux bambous l'un contre l'autre, tirant de ces instruments inoffensifs en apparence, une musique à faire hurler les chiens.

La boutique du pharmacien était notre halte habituelle; là, sous couleur d'étudier quelques-uns des simples disposés en bel ordre sur des étagères, d'Hérard, un grand lieutenant de marine, disait des douceurs à Thi-hai; mais leur ignorance à tous deux de leurs langages réciproques restreignait considérablement l'échange de galanteries; les gestes y suppléaient. Un beau jour d'Hérard s'enhardit et lui demanda crûment: « Toi vouloir faire femme moi? »

La petite rougit un peu et, hésitante, répondit: « Papa khong-co vouloir ».

Nous entrâmes dans la maison pour fléchir le père et discuter le prix d'achat de la jeune fille; c'était un vieux bonhomme qu'on eût dit taillé dans du buis, l'air finaud; longtemps il éluda toute réponse positive, feignant d'être très honoré de la demande d'un mandarin aussi distingué; mais à la vue des piastres que d'Hérard tirait de ses poches et faisait tinter longuement sur son pouce pour l'allumer, sa résistance fondit et Thi-hai, tout heureuse, suivit son nouveau seigneur à la citadelle.

Des noces simples. Le soir, quelques camarades réunis chez d'Hérard boivent à son bonheur. Thi-hai goûte d'abord au champagne, dont le pétilllement l'étonne, avec les mines d'une chatte qui craint de se brûler; puis, trouvant le breuvage à son goût, elle vide bravement la coupe.

D'autres *con-gai* sont venues; elles sont parées comme des châsses; des colliers d'argent s'enroulent autour de leur cou fuselé; des bagues innombrables raidissent leurs doigts dont les ongles démesurés ont l'air de griffes et leur corps disparaît sous l'amoncellement des longues tuniques de soie aux revers bariolés; très délurées déjà, elles bavardent dans un patois où le français et l'annamite fraternisent.

Passablement gris, nous regagnons nos logis, chantant, sur un air lugubre, l'épithalame de Manlius et de Julie :

Hymen, hymen, ô hyménée.....

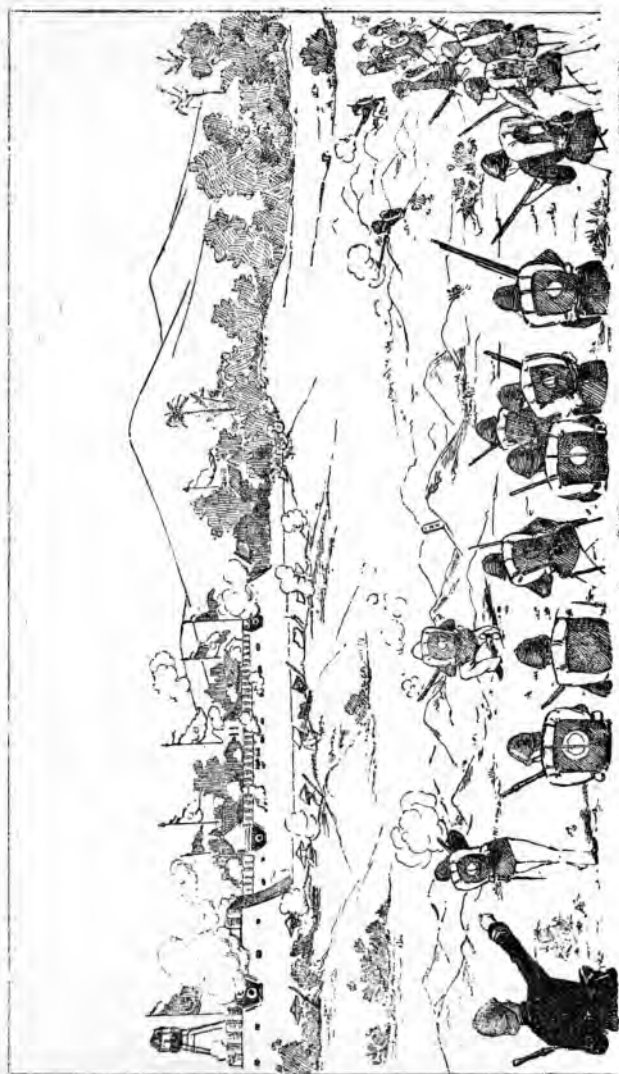
\*  
\*\*

Une nuit, à quelque temps de là, nous fûmes réveillés brusquement par le cri : « Aux armes ! ». La « générale » sonnait dans le cantonnement et, sur le rempart, des coups de fusil crépitaient.

Il y eut, pendant une minute, un grand tumulte, un bruit de fusils heurtés, de baïonnettes choquées; des ordres brefs, des exclamations étouffées, puis un silence : les pelotons à leur poste de combat attendaient des ordres.

Le commandant fit appeler d'Hérard :

« Vous allez prendre cinquante hommes, lui dit-il; les rebelles de la province occupent le camp des Lettrés, où ils se sont retranchés; je vous charge d'une attaque de front que vous trainerez en longueur de façon à permettre à la compagnie P..





« d'opérer un mouvement tournant. Un coup de canon  
« tiré du rempart vous indiquera le moment de tenter  
« l'assaut . »

Il partit. L'aube commençait à poindre; sur le ciel, doré vers l'Est comme un fond de tableau byzantin, le paysage noyé d'ombres s'enlevait en masses charbonneuses; on eût dit l'ébauche magistrale d'un fusain: le Camp des Lettrés se reconnaissait à la ligne des retranchements qui barraient l'horizon d'un trait d'encre.

De loin en loin se détachait la silhouette noire et singulièrement agrandie d'une sentinelle ennemie.

La clarté augmente rapidement. Déjà la petite troupe a été signalée, car on voit les rebelles s'agiter le long des tranchées et bientôt la moucheture blanche de leurs coups de fusil gagner toute la ligne des crêtes.

D'Hérard, suivant les ordres reçus, arrête ses hommes et, après les avoir abrités derrière les tumulus d'un cimetière annamite qui bossuent la rizière, il autorise quelques bons tireurs seuls à riposter.

La fusillade continue ainsi de part et d'autre sans grand résultat.

Du haut de la tour de la citadelle, le commandant suivait les phases du combat; dès qu'il vit poindre les casques des soldats de la compagnie P ... il fit un signe et la pièce de quatre du rempart lança un obus qui éclata en plein camp des Lettrés. « En avant! » crie d'Hérard.

Les hommes bondissent hors de leurs abris. Main-

tenant les balles pleuvent dru, faisant jaillir l'eau des rizières, passant près des têtes avec ce sifflement aigu qui met à fleur de peau un frisson inoubliable. Les rebelles agitent leur drapeaux, poussent des clameurs pour effrayer l'assaillant; mais les marsouins avancent crânement, conduits par leur officier, et après un feu vif sautent, baïonnette au canon, dans les tranchées.

Les Annamites, qui reçoivent même temps par derrière les coups de feu de la compagnie P... fuient à toutes jambes, en jetant leurs chapeaux pour aller plus vite.



Debout sur un gabion, d'Hérard décharge tranquillement son revolver sur les fuyards. Soudain,

il s'abat, la tête la première : une dernière balle vient de lui briser le crâne.

Ce fut le seul tué !

Ses hommes le rapportèrent à la citadelle ; tous étaient désolés, car ils chérissaient leur lieutenant, ce brave garçon toujours le premier à la peine, qui savait trouver la parole encourageante, le mot qui donne du cœur au ventre aux heures nostalgiques où le sac pèse trop lourd, où les pensées mauvaises éclosent.

\*  
\*\*

Quand j'eus appris la sinistre nouvelle, j'allai chez d'Hérard. Thi-hai s'y trouvait.

« Où ça, monsieur d'Hérard ? » demanda-t-elle. J'hésitai, ignorant jusqu'à quel point j'allais faire souffrir ce pauvre être, si différent de nous. Enfin me décidant :

« Lui *chêt* ; il est mort » lui dis-je dans ce *sabir* qui tant de fois m'avait fait rire et qui, en ce moment, augmentait ma tristesse,

J'assistai alors à une explosion de douleur imprévue. Thi-hai, les cheveux épars, se roulait sur le sol, déchirant ses vêtements, hurlant comme une bête blessée. Emu de cette scène, je la laissai sans trouver une parole de consolation.

. . . . .

Le lendemain, je la rencontrai. Comme je lui demandai ce qu'elle allait faire à présent :

« Moi femme capitaine X... » me dit-elle d'un air placide.

Elle s'était remariée le soir même.



## NOCTURNE





Sous le toit léger du kiosque, au balancement du hamac de soie, il est doux de laisser flotter ses pensées au gré des sensations, sans effort pour les fixer ; elles naissent et s'effacent imprécises comme les formes fuyantes des brumes qui jouent sur les étangs à la lumière nacrée de la lune, parmi les nénufars et les ajoncs ; un rien effarouche ; le frôlement mou d'une aile d'oiseau nocturne, une feuille qui remue les disperse ou les renouvelle.

Un petit lac vient mourir à mes pieds ; son eau,

figée dans la fraîcheur de la nuit, a des miroitements furtifs quand bondit un poisson.

Mon œil distrait se fatigue à suivre la course folle de la lune, de l'Œil d'argent, selon la poétique expression annamite; elle apparaît un court moment, tire sa voilette de nuages et recommence ce jeu de cache-cache.

Entre ces deux grandes clartés, le ciel et le lac, une bande sombre: c'est la ville; mais à chaque éclipse tout s'évanouit dans l'obscurité et, seules, de larges fenêtres brillent, prolongeant dans l'eau des reflets pareils à des lames d'or.

Aussi bien, ce paysage indistinct peut être un coin de ville française, ville populeuse et bruyante dont la clameur monte jusqu'à moi. Les lanternes de voitures invisibles courent rapides sur ce fond d'encre, comme un vol de lucioles enamourées, des réverbères s'égrènent au bord du lac et s'enfoncent peu à peu dans la nuit; enfin, tout au fond, un café flamboie et c'est dans l'eau un ruissellement de pierreries, un fourmillement de perles laiteuses, de rubis sanglants, de topazes brûlées.

La calme lumière des fenêtres suggère à l'esprit des tableaux familiers, des scènes intimes; c'est quelque jeune fille penchée sur un livre aux gravures honnêtes, sous le rayonnement paisible de la lampe qui nimbe ses cheveux, pendant que sa mère, en la contemplant, sent refleurir en elle le souvenir de ses jeunes années; c'est peut-être quelque poète chassant à la rime.

Même un piano chante, complétant l'illusion, et,

de très loin, la brise m'apporte un lambeau d'air connu  
qu'écorche laborieusement un cornet à piston :

Laisse-moi contempler ton visage...

Les notes traînent et la rêverie chevauche sur  
cette musique. Cette svelte silhouette, toute noire  
dans le cadre lumineux de l'appartement, n'est-ce  
pas la blonde Marguerite venant conter son amour  
aux étoiles ? Et voici que ma dernière soirée à  
l'Opéra surgit très précise en ma mémoire. Distinc-  
tement, je revois la guirlande de femmes parées, les  
épaules de marbre plus blanches sur la pourpre des  
loges, certaine nuque ondulant sous le casque  
d'ébène de la chevelure, qui me rappelle le vers  
charmant d'André Chénier.

.....son cou blanc délicat  
Se plie et de la neige effacerait l'éclat.

Je vois le scintillement des lustres et les fresques  
aux tons pâles où des Muses sourient en de nobles  
attitudes.

Dans l'ombre qui m'entoure, le réel et l'irréel se  
confondent, la vision devient hallucinante. Ce  
jardin près de moi, n'est-il pas celui où Siébel  
viendra tout à l'heure cueillir son bouquet et  
n'est-ce pas le prélude de la sérénade de Méphisto  
que nasille cette guitare dans le bosquet voisin ?

Brusquement mon rêve s'écroule ; par une brèche  
du ciel la lune vient d'apparaître. Elle verse une

lumière bleue, froide, spectrale; des choses singulières émergent de l'obscurité; des toits crochus, où grouillent et luisent des bêtes de cauchemar, se

profilent sur le ciel; des colonnes pointent, toutes hérissées de crocs, de griffes, de muf-



fles hideux et fleuris d'un lotus à leur sommet; plus près, c'est un pont courbe, semblable à ceux des aquarelles japonaises où l'on voit de jolies mousmés jouer de

l'éventail en se mirant dans l'eau; et dans le lointain un chaos de maisons baignées d'une vapeur bleuâtre et où, frappé par un rayon lunaire, se détache parfois le triangle blanc d'un fronton, un coin de toit retroussé, une chimère scintillante.

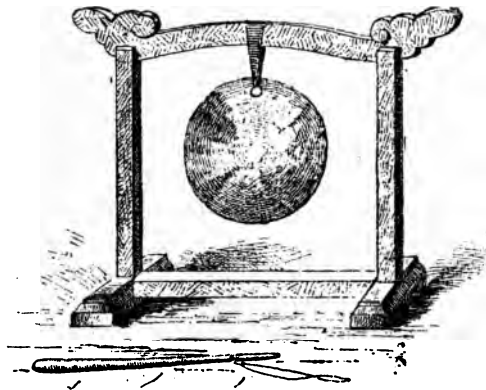
Puis les arbres qui, drapés d'ombre, avaient l'aspect honnête d'ormes ou de bouleaux, prennent, dans la clarté, d'étranges formes; leurs feuilles s'ouvrent comme des parasols, s'allongent et frémissent comme les élitres de cigales géantes, ou retombent en panaches légers le long des tiges élancées. Des aréquiers dressent leurs fûts grêles épanouis au bout comme un chapiteau corinthien.

Adieu la patrie évoquée tout à l'heure! c'est ici la terre d'exil, l'Asie aux floraisons malsaines, aux temples grimaçants; cette clameur que j'écoutais à

peine tout à l'heure est celle du peuple jaune ; j'y distingue à présent des cris plus aigus, des aboiements de chiens innombrables, et l'air lui-même charrie des parfums inconnus, des puanteurs aussi. Ces voitures rapides ce sont des hommes qui les traînent, ravalés au niveau de la brute, plus bas encore : ici, la plus laide conquête du civilisé, c'est le... coolie.

\*  
\* \*

D'un temple voisin, à demi caché sous les frondaisons, qui paraît double tant son image dans l'eau



est nette, un gong résonne. Trois coups clairs, argentins, suivis d'un léger temps d'arrêt et ce bruit

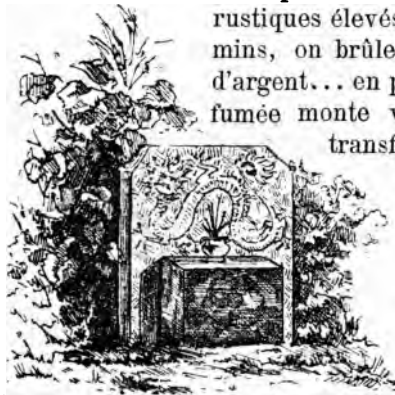
continue indéfiniment. C'est un bonze qui prie; il me semble le voir, prosterné devant les idoles colossales; son crane rasé luit à la lueur vacillante des cierges roses. C'est pour quelque moribond, sans doute, qu'à cette heure tardive il fatigue Bouddha de sa prière monotone, tandis que les parents de l'agonisant tapent sur des tams-tams, des timbales, voire des casseroles, pour forcer l'âme hésitante et prête à s'envoler à réintégrer son corps. Car l'Annamite croit à la vie future, notion vague où la terreur se mêle. Les spirites n'ont rien inventé; depuis bien des siècles les esprits annamites peuplent l'éther et viennent de temps à autre sur la terre rappeler leurs devoirs aux parents oublieux des ancêtres et des sacrifices prescrits. Il y a aussi les *co-hon*, la foule des âmes de pauvres diables morts sans sépulture.

C'est pour eux que, sur les autels rustiques élevés au bord des chemins, on brûle des barres d'or d'argent... en papier. La blanche fumée monte vers Phat et se

transforme, au pied de son trône, en bel or, en piastres trébuchantes.

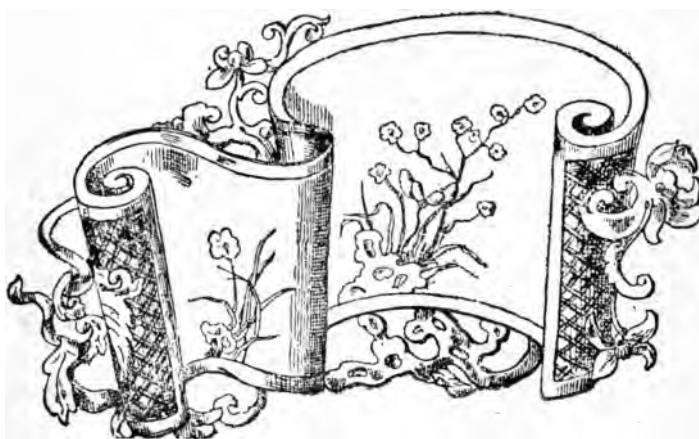
L'Annamite a fait ses dieux à son image: vénaux et filous.

Peu à peu les seuls bruits s'apaisent, les lumières s'éteignent:



les réverbères continuent à briller comme des yeux d'animaux malfaisants à l'affût dans la nuit.

Une fraîcheur monte du lac et tout frissonnant je regagne ma chambre.





AU HASARD





*Xé!* Ce cri aux résonnances de gong à peine jeté, vingt petites voitures, les *jinricksha* du Japon se précipitent vers moi ; j'en choisis une qui a fort bon air avec sa capote vernie doublée d'une étoffe incarnate, ses bois sertis de cuivre ; les coolies qui la traînent ont des mollets superbes, et, sans que j'aie dit un mot, me voilà roulant le long des rues, tournant à gauche, emporté dans un mouvement rapide et doux.

Le jour se lève à peine et la vie annamite commence déjà. Un ciel gris se pose sur les toits voilant d'une vapeur bleue les lointains ; et, malgré les tours et les détours, il semble que ce soit toujours la même route que l'on suive tant les maisons ont quelque chose de déjà vu. Parfois un portique en saillie sur le chemin accroche l'œil ; sur deux colonnes carrées des

tigres fantastiques roulent de gros yeux bêtes, hérissent le dos et dressent la queue comme un chat qui ronronne, tandis qu'un rictus retrousse leurs lèvres et montre leur langue fourchue.

Dans l'enfoncement des portes, quelques marchandes, des vieilles ratatinées pour la plupart, ont dressé leur éventaire; cela tient en deux ou trois corbeilles; des grappes de noix d'arec, des feuilles de bétel font un tas frais et vert au milieu



duquel un pot plein de chaux met sa blancheur laiteuse.

Des passants, continuellement, achètent des chiques;

il y en a de toutes prêtes,

la feuille de bétel roulée avec un grain de chaux au centre, près des quartiers de noix

d'arec, montrant leur pulpe gélatineuse... Hommes et femmes mastiquent ce mélange de l'air stupide des ruminants, et le sol, par toute la ville, est maculé de crachats ensanglantés.

De loin en loin, un arbre surgit d'entre les maisons; sous son dôme feuillu, presque noir dans la lumière indécise de ce matin sans soleil, la rue fuit, grouillante d'une foule dont les vêtements crasseux se fondent en un ton monochrome de sépia, que rompt çà et là le disque jaune d'une coiffure de femme ou le cône pointu d'un chapeau de lettré. Sur le ciel cendré, les encoignures des maisons découpent des rectangles réguliers d'une blancheur crue dans

l'effacement rougeâtre des toitures; ou bien c'est un balcon chinois, orné de fresques naïves, qui dans un tournant s'avance et mouvemente la perspective.

L'Annamite hérite en naissant de l'esprit de négoce; chaque case est un magasin; les étalages dévalent des profondeurs des boutiques jusque sur les trottoirs; mais chaque marchandise a son quartier distinct, et à la rue des Faïences, toute bleue, succèdent la rue des Poteries, toute rouge, la rue aux Cuivres, scintillante de reflets d'or, ou le bariolage gai de la rue des Brodeurs et des Peintres.

Voici un boucher : à des ficelles pendent des saucisses en chapelets rougeâtres, des poulets aplatis, des canards tapés, blafards, des quartiers de porc dont la chair laquée a des luisants d'acajou, et des chiens entiers, gonflés de graisse, le ventre ouvert, les pattes recourbées, les crocs saillants.



De chaque rue, de chaque maison, soufflent des odeurs nauséabondes : relents de poissons desséchés, de crevettes géantes ; puanteur âcre du *nuoc-mam*, senteur aigüe des rats musqués qui pullulent et, par-dessus tout, l'odeur fade, écœurante du peuple jaune.

Sur le seuil d'une porte, un céleste aspire l'air frais du matin ; il jette sur les gens qui passent un regard indifférent où perce un vague mépris. Sans doute, il

a passé sa nuit à fumer l'opium ; ses petits yeux bridés sont entourés d'un cerne violâtre et sa peau, près de ses pommettes, a les transparences



vert pâle du jade. Sa longue robe bleu de ciel, qui vibre sur la grisaille de la rue, laisse voir par les fentes des côtés une culotte vieil or serrée aux chevilles ; ses bas de soie blanche vont se perdre dans des babouches noires brodées de fleurs jaunes et retroussées comme un fer de patin à leur extrémité.

La foule s'accroît. De longues files de coolies passent, trotinant à la queue-leu-leu avec le déhanchement synchrone d'un troupeau d'oies ; des bourgeois flâneurs, des *gommeux* aux cai-ao voyants et qui balancent avec ostentation leurs bras raidis, des femmes dont les hanches roulent sous la longue tunique de soie, et d'autres pousse-pousse, nous

croisent, nous frôlent sans nous accrocher. Dans les restaurants, des gens s'assoient, les genoux au menton, autour des longues tables couvertes de bols de riz, de tasses pleines de mets hachés menus, que les baguettes habilement maniées par les clients happent sans cesse.



Un vieillard qui a terminé son repas frugal vide une coupe d'un thé brûlant et se cure les dents avec une aiguille de bambou ornée, à son extrémité, d'un pompon multicolore, tandis que, devant la porte, un barbier ambulant rase le crâne d'un Chinois et plonge, avec une patience comique, de longues pinces d'argent au fond des oreilles ou sous les paupières de sa victime, pour les nettoyer. C'est la vie en plein air; toute la journée la famille se tient là, dans ces atriums ouverts sur la rue, des mioches jouent entre les jambes des passants, gentils malgré leurs ventres proéminents que le riz ballonne; de jeunes

mères allaitent leurs enfants sans crainte de montrer leurs seins qui, sous la chemisette, pendent comme des gourdes.

Des tableaux répugnants se succèdent; sous les auvents une fille épouille son aïeule et croque les insectes; on ferme les yeux, pris de nausée, mais de nouveau des puanteurs s'exhalent des ruisseaux bourbeux, charriant sur leurs eaux huileuses d'innommables ordures. Des chiens d'une laideur triste, aux longs poils noirs ou jaunes, surgissent de partout et suivent, frétilants d'espoir, les bambins qui s'accroupissent sans honte, *coram populo*.



Maintenant, nous filons entre de riches magasins chinois remplis de bibelots. L'œil découvre au passage la blancheur mate d'un, coffret d'ivoire ajouré, le luisant sombre d'un bronze,

le coloriage clair d'une longue lanterne appendue au plafond où l'harmonie soyeuse des étoffes brodées, tout autour des vitrines, s'étage, et dont les reflets masquent à demi des objets minuscules fouillés avec un art

patient; mais on n'a cure de s'arrêter dans la peur des tentations ruineuses.

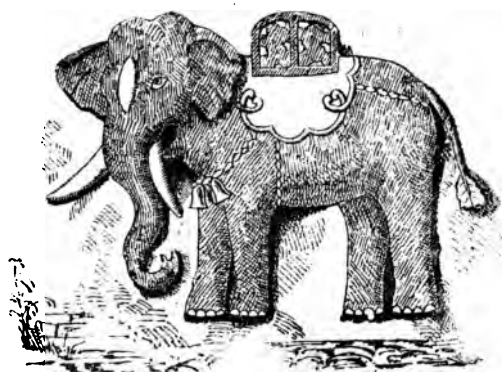
Entre deux toits, le soleil apparaît enfin, pareil, sous la couche de brume encore flottante, à quelque sapèque d'or très-usée; des nuées, comme des écharpes de gaze, passent devant lui, l'effacent un instant; puis il brille plus fort et cette lueur rapide colore subitement la rue, avive les longues enseignes des marchands. jette des ombres mouvantes sur le



sol, vernit les tuiles et teint de violet les misérables paillotes qui, par place, varient la monotonie des maisons de briques.

Souvent des ruelles s'enfoncent entre deux murs tristes et se perdent dans un fouillis de plantes d'un

vert lumineux et tendre ; on voudrait s'enfoncer dans ces ruelles qui paraissent conduire en des retraites mystérieuses où se passent des choses célées aux profanes d'Occident ; quelquefois, c'est l'écran de pierre d'une pagode qui ferme leur extrémité et l'on



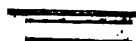
entrevoit, dans la pénombre, le coloris violent des dragons symboliques qui déroulent leurs corps de reptiles et dardent leurs langues vers un soleil flamboyant.

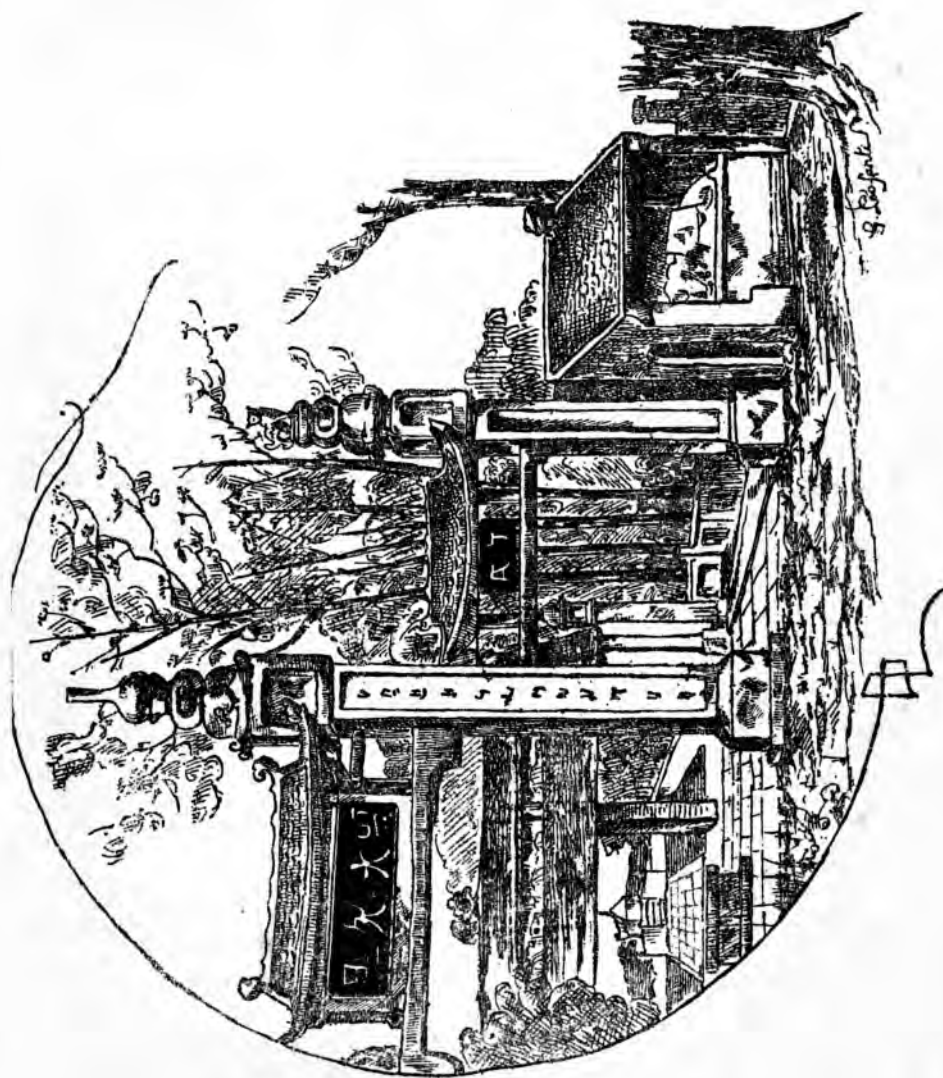
Mais une paresse vous cloue sur les coussins de la jinricksha, une paresse délicieuse pleine d'une jouissance qu'aiguise encore la vue de l'homme-cheval anhéant et suant entre les brancards.

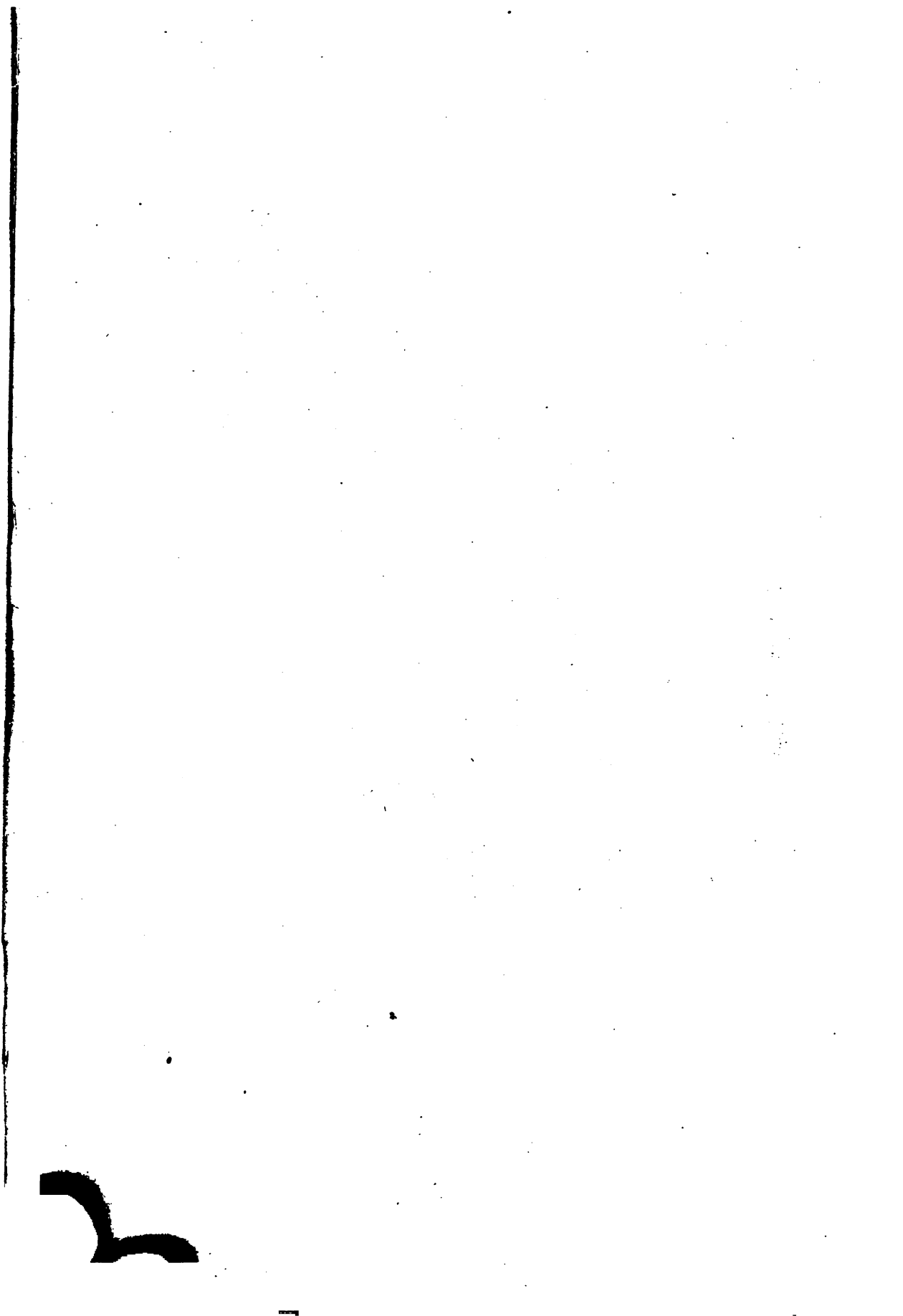
Puis il faut rentrer, la brume tout d'un coup s'est ouverte, comme un voile qu'on déchire et le ciel, le grand ciel bleu d'Orient, arrondit sur la ville son

dôme lumineux. Le soleil arde, brûlant; la marge d'ombre violette se raccourcit au long des maisons. Au fond de la rue que nous suivons, un palmier s'élève empanaché de feuilles et brusquement derrière lui, un petit lac s'étale criblé d'étincelles fugitives courant sur les vagues qu'un vent léger soulève. J'arrête une minute mes coolies pour les laisser souffler et aussi pour admirer la fine aquarelle qui s'offre à mes yeux; ce cocotier unique au premier plan, un coin de villa qui avance à demi-caché sous le friselis des sveltes bambous, la soie frissonnante du lac avec, au centre, une pagode ajourée et, tout au fond, grands comme la main, les cubes rouges et blancs des hôtels administratifs dont la laideur banale est lavée par la distance, et la ligne indécise du quartier européen d'un blanc piqué de points noirs par les trous de fenêtres et les arcades sombres des vérandahs.









## LA PAGODE





On s'arrête pour la grand'-halte sur une petite colline. Les faisceaux formés, les linhs se groupent à l'ombre courte des massifs de citronniers et de pamplemousses dont le feuillage luisant et immobile semble de bronze; avec leurs formes ambiguës d'androgynes, leurs cheveux tordus en chignon sur la nuque, leur « salacco » maintenu sur la tête par un ruban rouge dont les bouts flottent entre les épaules, leur ceinture écarlate qui amincit la taille et fait saillir les hanches, leurs amples vêtements de toile, ils ont l'air de quelque fantaisiste bataillon de demoiselles jouant au soldat. Quelques-uns

tirent de leur musette un pain de *nép* qu'ils dévorent à larges bouchées; d'autres, accroupis sur leurs talons, fument des brins d'un tabac haché menu, dans une sorte de narghileh rustique fait d'un morceau de bambou à demi-plein d'eau.

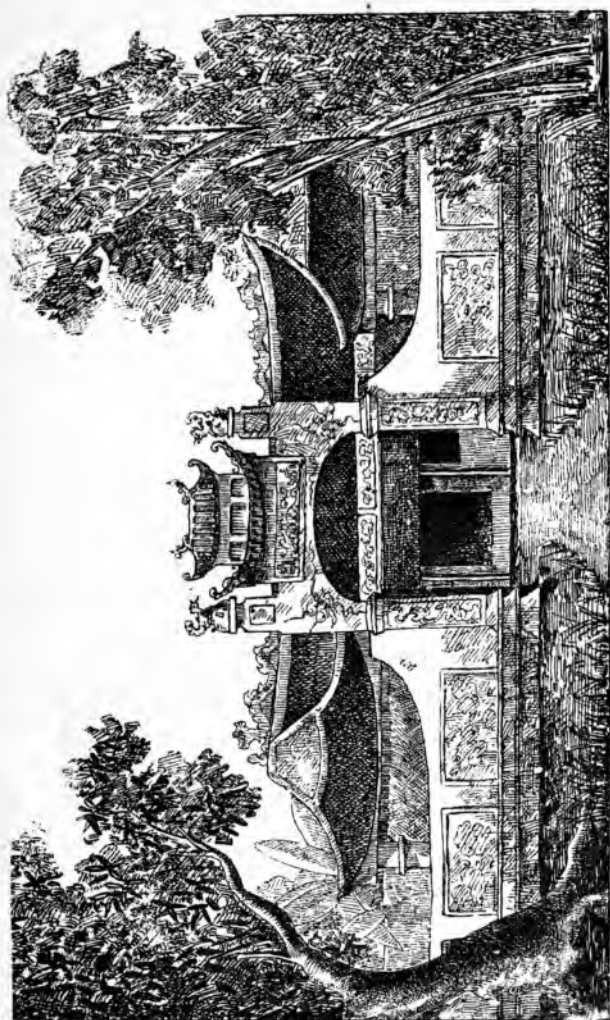
Autour de la colline, de grands pins dressent leurs troncs rougeâtres; leurs dômes d'éternelle verdure se

joignent très haut dans l'azur ; on dirait un de ces temples circulaires ouverts sur le ciel, que les Grecs se plaisaient à bâtir au sommet des acropoles, et où le soir les aigles bien-aimés de Zeus cherchaient un refuge.

Les Annamites ont choisi ce lieu pour édifier une pagode ; mais depuis longtemps elle est abandonnée ;



de grandes brèches s'ouvrent dans les murailles et l'un des dragons sacrés qui déroulent leurs corps écailleux sur le faite du toit git maintenant à terre, presque enfoui sous l'herbe. Toutes sortes de plantes parasites festonnent les pierres, croissent sans respect jusque sur la tête des idoles ; des lianes





mettent une barbe fleurie à Thán-ac, l'Esprit du Mal qui, sous cet aspect inattendu, perd de sa truculence.

Une cour entoure la *cella* principale; là aussi la nature, un instant vaincue par l'homme, reparait triomphante: de sveltes graminées jaillissent d'entre les pavés, des cycas épanouissent leurs palmes et sur les murs verdâtres, rongés par la moisissure, des hibiscus jettent leurs fleurs sanglantes comme un manteau de pourpre sur un corps de lépreux.

\*  
\*\*

Les officiers ont cherché un peu de fraîcheur à l'intérieur de la pagode, ils sont étendus sur des nattes, au pied de l'autel où les bonzes officient; irrévérencieusement, ils ont pris pour oreiller, les gongs les tam-tams, les *mô* qui servent aux «enfants de chœur» à souligner les répons du chant liturgique.

— Vraiment, dit un jeune sous-lieutenant, cette pagode ferait une rude concurrence au musée Grévin; tous ces macaques peinturlurés me donnent envie de jouer au «massacre».

— Votre âge est sans pitié, réplique un capitaine un peu solennel, ce temple symbolise une religion, l'ainée de dix siècles de celle du Christ et que révèrent trois cent millions d'individus. Demandez plutôt à ce savant de Brisseux.

Tout le monde se tourna vers le lieutenant nommé qui, les pieds appuyés très-haut le long d'un pilier, grillait gravement une cigarette.

— Je vous vois venir, dit-il, c'est une conférence que vous voulez..... Si seulement vous m'offriez le traditionnel verre d'eau sucrée..... Ce matin de soleil des tropiques.. ..

— Trop pique, nasilla le sous-lieutenant impitoyable.

On cria haro.

— C'est pourtant vrai, reprit Brisseux, que cette pagode ressemble à une baraque, à un pauvre musée de cire naïf. Pas d'art pour deux sapèques dans toutes ces idoles maflues, ventripotentes, patibulaires, qui roulent des yeux furibonds, brandissent des sabres de bois, chevauchent des tigres chimériques qui s'efforcent de paraître terribles et ne sont que grotesques. — Tant

vaut l'église, tant vaut le peuple. — Voyez en Grèce: des temples d'une architecture sobre, de légères colonnes dont le marbre luit doucement dans l'air bleu, des frises délicatement sculptées, de merveilleuses statues de dieux qui ne

sont que des hommes plus forts et plus beaux; tout



ne vous révèle-t-il pas un peuple équilibré, sain, spirituel, artiste? Voyez les églises catholiques avec leurs tours élevées, leurs clochers qui s'effilent vers le ciel, presque aériens à force d'être fouillés, découpés à jour : ne vous semble-t-il pas assister à la lutte d'une pensée qui essaie de fuir la terre, de se dégager du corps, de la pesante matière, et qui n'y peut réussir, et qui en souffre, car si les clochers montent haut dans l'azur, les soubassements trapus tiennent fortement au sol et, quoiqu'elle fasse, la pauvre âme humaine, après les envolées sublimes vers l'infini, retombe, comme Icare, les ailes cassées, lourdement, dans la fange terrestre.... Mais je vous assomme avec mes divagations.....

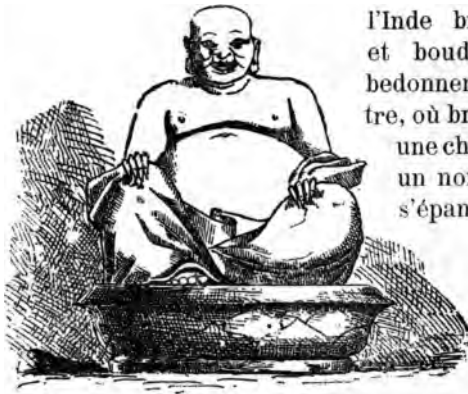


— Non, non, cria l'auditoire, la suite... un ban pour l'orateur... et les gongs, les tam-tams, les *mô* firent, pendant une minute, une musique à tirer tous les bouddhas de leur extase.

— Ici, rien de pareil, continua Brisseux; la pagode est une maison plus propre, plus grande que les autres, mais bâtie pour durer peu. La laque qui recouvre les colonnes de bois est impuissante à les

protéger de la pourriture, des légions d'insectes, qui sans cesse les rongent, les scient, les réduisent en poussière. Du reste, l'Annamite, volontiers sceptique, à tout le moins indifférent, se croit quitte envers ses divinités quand il les a logées. Le au-delà de l'existence le préoccupe peu ; manger, voilà la grosse affaire. Aussi voyez ce que sont devenus chez lui les

dieux formidables de l'Inde brahmanique et bouddhique : ils bedonnent ; leur ventre, où brille comme une chrysanthème un nombril doré, s'épanouit ; ils ont



l'air engourdi par la digestion pénible d'un plan-

tureux repas. Est-ce là le Nirvâna, le repos contemplatif du sage parvenu au sommet de la sagesse, l'extase surnaturelle du fils de Seddharta, le réformateur mille fois béni qui renversa, par la seule force de la charité, la religion cruelle, implacable de Brahmin ?

A la pure doctrine de Cakya, l'Annamite a mélangé toutes les superstitions locales ; il a divinisé toutes les forces de la nature : cette trinité de gens graves, par exemple, assis sur des trônes, mîtrés comme des

évêques, au sourire béat, c'est Thien-phu, Dia-phu, Thuy-phu, les maîtres du ciel, de la terre et de l'eau. Pour s'attirer la clémence de Thuy-phu, on lance sur les fleuves ces jonques de papier peint, véritables jouets d'enfants, que vous avez vues parfois descendre au fil de l'eau ; pour Dia-phu, on brûle des simulacres de chevaux ou d'éléphants ; pour Thien-phu, des montagnes et des bonnets de lettrés.



A droite et à gauche de ce groupe, Nam-dau et Bac-dau, l'Étoile du Sud et l'Étoile du Nord, inscrivent sur des registres les noms de ceux qui offrent des présents à Phat, le Bouddha suprême. Tout autour, le long des murs, gesticule le menu peuple des Thap-den, des bonzes sanctifiés qui, le soir, allument les astres ; enfin, au fond, deux femmes : l'une aux bras multiples, c'est Quang-nam

celle qui donne des vertus aux ménagères ; l'autre, assise sur un tronc d'arbre, tenant sur ses genoux un enfant qui tend ses bras vers la foule, c'est Mahamaïa, la vierge indienne, qui, elle aussi, « conçoit sans péché ».

Il en est d'autre, comme celui-ci, Long-thâu, dont le visage est peint en bleu et le front cornu, qui ne

sont peut-être que d'anciens dieux brahmaniques, des avatars de Vischnou.

— Mais, observa quelqu'un, il y a des pagodes sans idoles.

— Ce ne sont pas des pagodes, reprit Brisseux, car, passez-moi cette explication scientifique, pagode vient de deux mots sanscrits *but gut* qui signifient maison des dieux; l'un de ces mots, *but*, s'est conservé dans le langage annamite où il signifie toujours idole. Les maisons dont vous parlez sont des *dinh* ou temples de l'esprit du village; tandis que celui-ci est une *chua* ou maison des seigneurs... Je vous expliquerais bien la différence de ces temples, mais ne trouvez-vous pas que le moindre bout de sieste ferait mieux notre affaire? Les cigales elles-mêmes se taisent tant la chaleur est accablante.

Bientôt tout le monde dormit dans la petite pagode, sous la protection des dieux.



## SOIRÉE CHEZ LE THUAN-PHU





On avait logé notre bataillon, le bataillon expéditionnaire, comme nous l'appelions, non sans une pointe d'orgueil, dans les magasins à riz de la citadelle de Hanoi. Nous étions là depuis un mois, déçus de nos rêves de combat, tant les



camarades arrivés avant nous n'iaient l'existence des fameux Pavillons-Noirs contre lesquels on nous avait envoyés de France pour batailler : retombés à la vie



monotone des garnisaires, et nos seules distractions étaient de partir à la découverte, dans cette citadelle immense avec ses rizières cultivées, ses villages de soldats indigènes déguisés en laboureurs paisibles pour le moment, ses bizarres constructions de briques aux profils crochus, sans grandeur en dépit de leurs noms pompeux : pavillon de la reine, palais du roi, temple des ambassadeurs. . . .

Seule la Pagode Royale, transformée en réduit défensif depuis le combat du mois de mars 1882, avait une certaine allure, grâce à son perron monumental, aux deux dragons monolithes d'une sculpture large tranchant sur la minutie ordinaire à l'art annamite, à sa balustrade ajourée, remplacée depuis par un affreux mur crénelé, et à son toit courbe où le

symbole d'Agni, un soleil dardant des rayons de pierre, souvenir des temps védiques, s'arrondissait entre les têtes grimaçantes des chimères dont les



corps ondulaient en souples anneaux tout le long du faite.

Il y avait des coins de bois charmants avec des autels rustiques perdus à demi dans les feuilles. Un banian surtout nous attirait; ses branches adjacentes ayant pris racine dressaient leurs faisceaux de colonnettes blanches autour du tronc principal et se divisaient sur la voûte verte en arcs ogivaux ainsi que les piliers d'une cathédrale gothique.

C'est près de là, au dire d'un vieil Annamite, que l'on avait tout d'abord enterré Francis Garnier.



Tantôt nous suivions le chemin de ronde du rempart, heurtant de lourds canons couchés pacifiquement dans l'herbe et tout fleuris de plantes folles, effarouchant les jeckos et les couleuvres étendus sur les pierres noires des courtines; tantôt nous grimpions les marches croülantes d'un mirador festonné de chèvrefeuille et de lierre, où un veilleur annamite vêtu de rouge dormait consciencieusement près du tam-tam de garde.

D'autres fois, nous gravissions l'escalier obscur de la haute tour plantée sur ses deux terrasses comme un flambeau de pierre, effrayés, quand les chauves-souris nichées là nous frôlaient en fuyant de leurs ailes visqueuses, et du sommet, tout le pays se déroulait à nos yeux comme sur un plan topographique: les carrés des rizières trop vertes, rayées de

gris par les sentiers; çà et là entre les digues une flaque d'eau luisait comme un miroir dans un cadre de peluche verte; puis, vers la ville, l'immense tache jaune des paillottes s'étalait striée de blanc par les façades crayeuses des maisons chinoises; et de tous les côtés on retrouvait le profil régulier des murs de la citadelle, le zigzag des bastions, la fuite bleue des fossés, ou l'angle saillant des demi-lunes défendant les portes monumentales.

\*  
\*\*

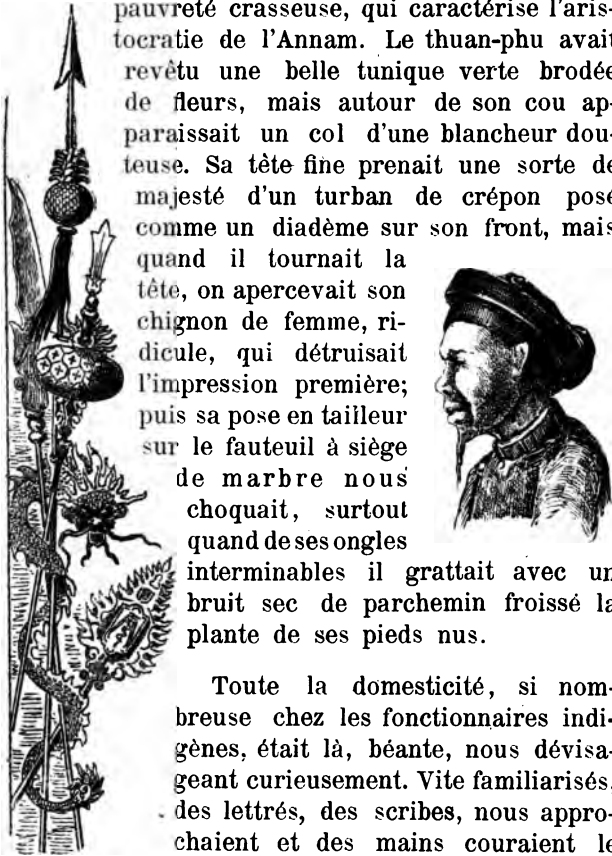
Nous recevions assez souvent la visite d'un singulier personnage, le thuan-phu (sous-gouverneur) de

Hanoi. Il arrivait en grand appareil, précédé de gardes dont le manteau rouge éclatait sur la fine verdure des bambous; quatre grands parasols ouverts comme les feuilles de nénuphars géants s'inclinaient sur sa tête et, derrière lui, venaient son hamac à la hampe dorée et la foule des domestiques portant ces innombrables menus objets que tout mandarin traîne avec lui : éventails, main de



Partout on retrouvait ce mélange de luxe et de pauvreté crasseuse, qui caractérise l'aristocratie de l'Annam. Le thuan-phu avait revêtu une belle tunique verte brodée de fleurs, mais autour de son cou apparaissait un col d'une blancheur douteuse. Sa tête fine prenait une sorte de majesté d'un turban de crépon posé comme un diadème sur son front, mais quand il tournait la tête, on apercevait son chignon de femme, ridicule, qui détruisait l'impression première; puis sa pose en tailleur sur le fauteuil à siège de marbre nous choquait, surtout quand de ses ongles interminables il grattait avec un bruit sec de parchemin froissé la plante de ses pieds nus.

Toute la domesticité, si nombreuse chez les fonctionnaires indigènes, était là, béante, nous dévisageant curieusement. Vite familiarisés, des lettrés, des scribes, nous approchaient et des mains couraient le long de nos corps palpaient nos habits, tâtaient le cuir de nos bottes ou irrévérencieusement



fourrageaient dans nos cheveux et notre barbe dont la luxuriance étonnait cette race de glabres et d'épilés. Nous, impassibles comme des idoles, nous essayions de causer avec notre hôte, à grand renfort d'interprètes, tandis que derrière nous des soldats rouges agitaient des éventails de plumes.

\*  
\*\*

A un signe du maître, quatre danseuses viennent se placer sur une natte; les musiciens accroupis grattent leurs guitares, les gongs ronflent, les castagnettes crépitent pendant que le chef de ce singulier orchestre frappe sur des bambous la mesure de cette abominable musique.

Les jeunes filles sont charmantes bien qu'embarrassées par la présence des barbares; l'émotion rose imperceptiblement le safran de leurs joues; sous l'arc délié de leurs sourcils, leurs paupières veloutées s'abaissent



et ne laissent voir que le trait noir des longs cils soyeux obliquant vers les tempes. Elles se tiennent immobiles, les bras collés au corps dans



une attitude hiératique ; des lanternes attachées à leurs cous montent de chaque côté de leur tête

comme des antennes lumineuses ; mais malgré les encouragements que nous leur prodiguons dans un annamite de circonstance elles n'osent remuer.

Enfin la prima-donna se dévoue ; sa voix chevrotante soutient une note aigüe qui brusquement tombe, grave et prolongée ; ses bras tendus semblent repousser le baiser d'un amant et ses mains frémissantes font sonner les bracelets d'or qui brillent à ses poignets. Peu à peu

toutes entrent en mouvement ; dans les ondulations souples des corps, les péplums envolés montrent l'arc-en-ciel de leurs doublures, le satin des *cai-quan* luit sur la rondeur des cuisses. Elles se croisent, nouent et dénouent leurs mains, forment des figures de quadrille, bizarres et compliquées. Le préposé aux applaudissements résume l'approbation des spectateurs par un coup de tam-tam qu'il assène de loin en loin. En somme, c'est prodigieusement ennuyeux.

Que chantent-elles? De vieux poèmes populaires en langue mandarine peu intelligible ; des psaumes



religieux, peut-être des fragments de ce livre de la Musique si admirable au dire de Confucius; quelquefois elles daubent sur le public. ....



Pendant ce temps, des serviteurs emplissent nos verres d'un mélange de champagne et de vin de Bordeaux que nous avalons sans sourciller. La glace rompue, nous quittons notre raideur officielle, et, dispersés dans l'appartement nous examinons les objets épars ; notre curiosité s'amuse des hérons de

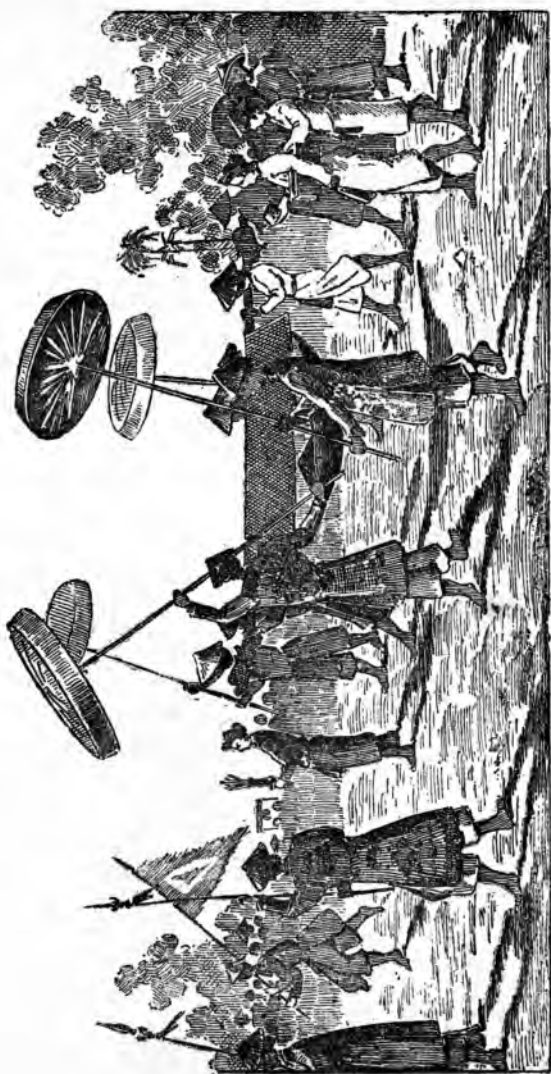
bronze piétés sur des tortues, symbole de l'éternité, des meubles incrustés, des tasses de porcelaine fragiles, qu'illustre une courte fable chinoise peinte en bleu, de ces mille choses si nouvelles pour nous.

Dans un coin, un lit de camp s'étale, avec ses nattes, ses coussins de faïence ou de bois. Là, de



vieux coloniaux nous montrent l'art difficile de cuire une pipe d'opium; la drogué crépite sur la flamme de la petite lampe froide et triste comme une veilleuse funéraire, au milieu des éclats de rire des Annamites empilés alen-

tour, que la vue d'étrangers experts en leur vice emplit d'admiration. Ce soir-là, je fumais pour la première fois, j'aspirais maladroitement, bouchant à tout moment l'étroit canal qui traverse la boule d'opium et lui permet de brûler, sans déconcerter la patience de mon professeur, attentif à réparer, à l'aide d'une fine aiguille, mes maladresses. Je me grisais délicieusement de cette fumée odorante qui peu à peu calmait mes nerfs et pénétrait mes membres d'une voluptueuse langueur; dans ma tête, comme vidée de cervelle, une vapeur légère et fraîche semblait flotter.





Maintenant le chant des con-gai me paraissait moins incompréhensible; cette phrase toujours la même, aux intonations vieillottes, me semblait être la musique qui convenait à cette civilisation immobile, à ces philosophes fanatiques du passé. Sur la fumée d'opium qui flottait, se formaient des images : des théories de mandarins passaient, sous des forêts de parasols verts, des processions de lettrés aux chapeaux pointus, des cohortes de soldats rouges, des éléphants chamarrés balançant lourdement leurs trompes, et derrière, les chanteuses lumineuses comme des lucioles, agitant leurs bras, cambrant leurs tailles où les seins pointaient sous les tuniques soyeuses. Cela durait, durait depuis toujours, les morts remplacés par des vivants identiques, éternel défilé accompagné par une musique immuable.

— « Mais vous dormez, me cria L... en me secouant; tout le monde part. »

Je me levai avec effort. De nouveau, je traversai la cour obscure pleine de gens qui chuchottaient et où parfois un fer de lance, frappé par le



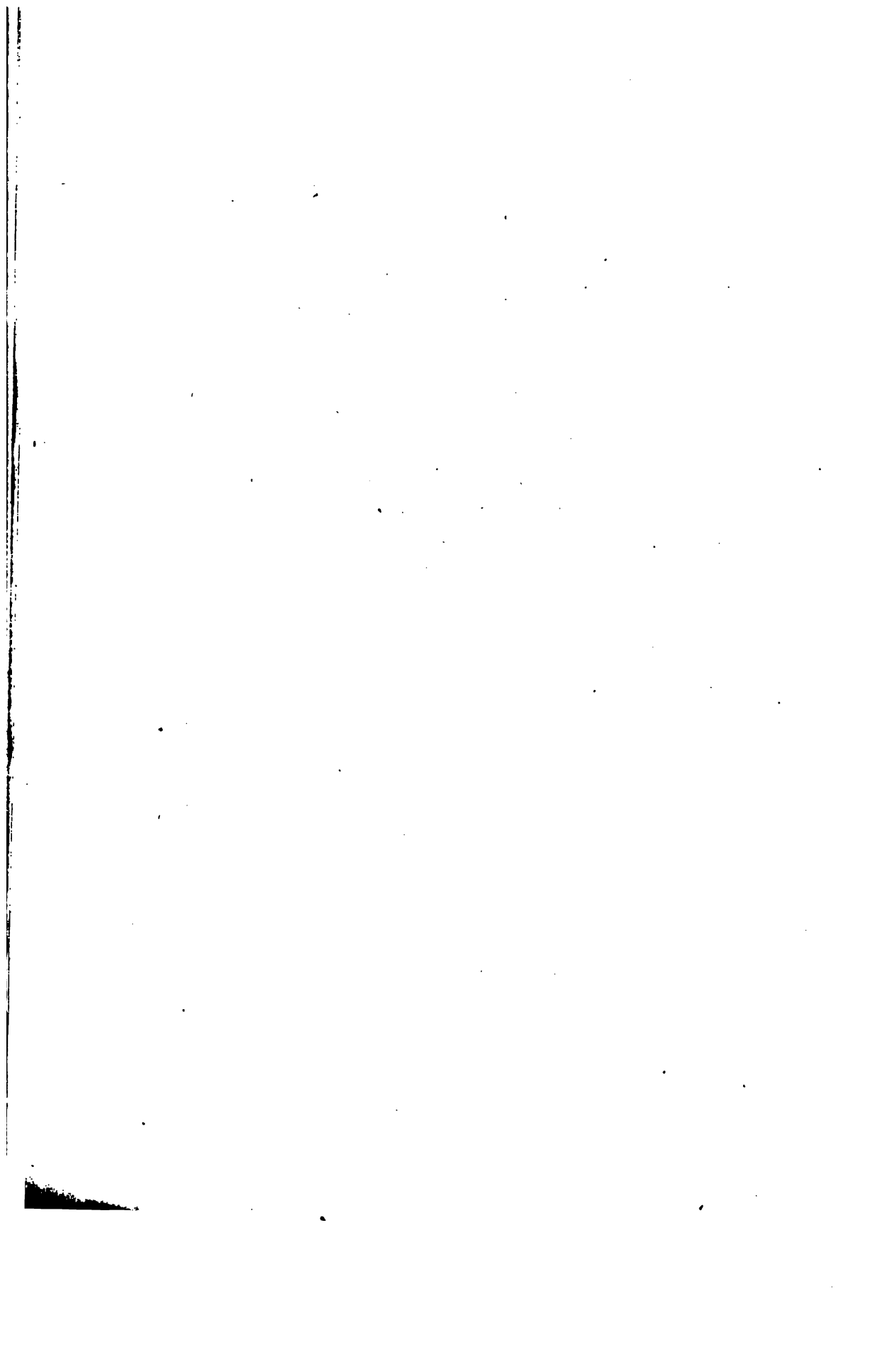
rayon d'un falot, rayait l'ombre d'un pâle éclair.

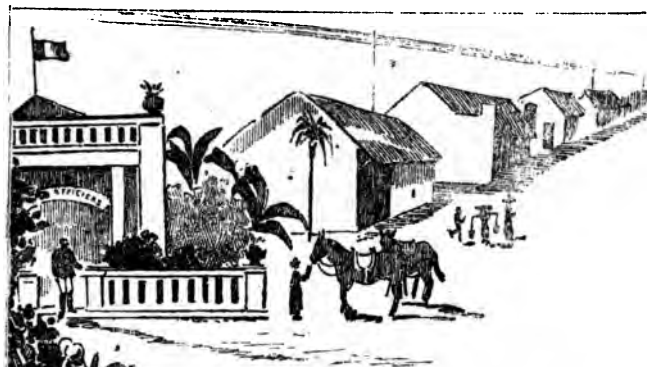
Et je partis sans écouter les protestations amicales du Thuan-phu, gardant seulement aux doigts l'impression désagréable de ses ongles démesurés.

Huit jours après, il tirait sur nous les premiers coups de fusil de la campagne du Tonkin.



## LE CIMETIÈRE





Venez-vous ? dit quelqu'un, il fera nuit avant que nous soyons rendus à la citadelle.

Et nous quittons le cercle où, chaque soir, on vient par désœuvrement, par habitude, avec le vague espoir de chasser le spleen accablant ; hélas ! il s'accroît de la monotonie des choses déjà vues, de la banalité des conversations

où, toujours, reviennent les mêmes faits, où l'on devine les inflexions de voix, où l'on pressent les gestes ; il s'exhale des rares journaux, vingt fois parcourus, et trop vieux, de la pauvre bibliothèque ; et tous les artifices pour le tromper, absinthes longuement préparées, jeux compliqués, restent vains.

Le jardin lui-même, qui met aux cases claires et propres du cercle une verte ceinture, nous agace aujourd'hui ; nous connaissons trop les rosiers de la porte qui s'obstinent à se fleurir de roses sans

parfum et si frêles que le moindre contact les effeuille; les papayers rigides au feuillage de zinc; les bananiers loqueteux dont les larges feuilles mortes pendent sur les troncs comme des guenilles sur un échelas.

Leur immobilité de plante, la régularité bête de leur vie nous rappellent la nôtre tout aussi végétative.



Seul, le fleuve qui coule au bord de la terrasse nous intéresse; son eau vit, palpite et court, charriant les reflets des grands arbres, des pagodes aux tuiles rouges; des sampans en forme de sabots, qu'une femme, debout à l'avant, gouverne. Au loin, il tourne derrière des collines violettes et brille comme un lingot d'argent avant de disparaître.

Sur la place, des boys tiennent nos chevaux: des arabes avachis par ce climat trop humide; mais, quand passe un poney annamite, pris d'un rut soudain, ils se cabrent et hennissent

Bien des fois nous l'avons suivi cette route longue d'une lieue qui va du cercle à la citadelle. Les moindres détails nous sont connus : voici les grandes bâtisses rouges et blanches, sans caractère, où logent les officiers ; des bouts de jardin les précèdent, avec des allées bien ratissées, et des corbeilles en courbes géométriques, soigneusement tracées comme pour la démonstration d'un théorème ; on cherche involontairement les boules de verre colorié, grand amour des bourgeois de la banlieue de Paris.

De loin en loin, des poteaux télégraphiques causent une surprise ; ils détonent comme une fausse note dans ce milieu exotique.

C'est encore une mare verdie par les lentilles d'eau ; au bord, une belladone ouvre ses calices blancs et, tout près, deux mulets cessent de boire pour nous regarder passer. Au tournant, la sentinelle indigène nous porte les armes du même geste machinal.

Voici des marmots annamites ; ils se roulent dans la poussière blonde, étalent leur sexe sans vergogne ; un tout petit n'a pour vêtement qu'un bracelet d'argent où tinte un grelot ; de chaque côté de sa tête rasée pendent deux mèches de cheveux noirs, à chaque mouvement elles se redressent comme les ailes du casque d'Hermès ; il est vraiment joli avec ses grands yeux sombres, sa bouche rose, toute sa chair solide, dorée par le soleil ; son corps se déploie librement comme celui d'un jeune animal souple et

fort; il n'a pas été déformé par les maillots et les bandelettes; il ne connaît ni les hommes qui l'avili-



ront, ni la peur qui faussera son regard et courbera son échine; à vingt ans, il sera laid. En attendant,

il nous tend la main gentiment, avec un rire qui creuse des fossettes dans ses joues. — *Lay óng xin dong sou*, je vous salue monsieur, donnez-moi un sou. —

Mais toute sensation s'émousse à la longue; les mille petits faits qui nous arrêtaient au passage et nous intéressaient comme autant de traits de mœurs significatifs, à présent nous laissent indifférents. Il nous semble que depuis longtemps, bien longtemps, nous vivons dans ce milieu; notre œil s'est habitué à ces faces camardes, à ces lèvres rongées par le bétel, à ces chignons masculins, à ces loques ternes; même le langage n'écorche plus notre oreille; c'est comme un patois méridional, incompréhensible et chantant. Ce qui nous choque, c'est ce soldat gauche dans ses vêtements trop raides et trop étroits, la tête invisible sous un casque ridicule, la démarche alourdie par des *godillots* immenses.

La route monte maintenant déserte et toute blanche entre des mamelons farouches; à droite, c'est une débandade de croupes, de maigres échines où des blocs de granit saillent comme des vertèbres; une maigre couche de terre jaune, zébrée de gris par les sentiers, les recouvre, et l'herbe anémique qui s'efforce de pousser sur ce sol ingrat, brûlée par place, l'a marbré de larges taches noires.

A gauche, une haute colline se découpe sévère et nue sur le ciel; sur le flanc qui descend jusqu'au chemin, un cimetière nous apparaît tout entier.

Jamais il ne nous a frappé comme ce soir,  
Le soleil descend derrière la colline; sa lumière



oblique court sur les longues files de petites croix noires alignées comme à la parade; elle ensanglante les pierres blanches qui marquent çà et là les tombes d'officiers. Pas une fleur ne cache la nudité du sol, de cette terre ocreuse sur les tombeaux récents, noire sur les tombeaux anciens. De rares bananiers, poussés dans les allées, rendent cette désolation plus sensible. De grands pins sombres se lamentent dans la brise du soir.

Ce soleil qui va disparaître, cette ombre qui bleuit déjà le creux des vallons et veloute les pentes, le croassement lugubre de quelques corbeaux perchés sur les branches, le requiem chanté par les grands arbres, la solitude du lieu, tout augmente l'impression pénible, la tristesse de ce cimetière.

Ils étaient jeunes et robustes ceux qui dorment là... Partis pour un pays lointain dont l'inconnu les effrayait vaguement, ils avaient voilé leurs regrets par crainte de la « blague » des camarades.

De la traversée, ils n'avaient gardé que le souvenir des journées atroces dans la fournaise des batteries; de l'horizon monotone de la mer, réverbérant une implacable chaleur; du défilé des pays ignorés, à peine entrevus.

Enfin le jour du débarquement était venu, et, malgré l'ahurissement des premiers jours, au milieu du fourmillement de cette race jaune, de ce peuple de nains et d'efféminés, tout de suite ils s'étaient sentis rassurés et très-forts. — « Ces eunuques, un ennemi dangereux; allons donc! »

Puis ils s'étaient disséminés. Ils avaient connu les longues marches, contre d'invisibles pirates, dans les sentiers pénibles, par les forêts pestilentielles.

La fièvre avait tordu les corps vigoureux, l'anémie décoloré les lèvres, pâli les joues, creusé les orbites; les dos s'étaient voûtés comme ceux des vieillards et un à un on les avait évacués sur les hôpitaux, dans celui-ci, par exemple, sur le mamelon voisin; dans ces cases enfouies sous les manguiers au feuillage d'un vert lourd et triste.

Heureux ceux qu'une balle avait frappés au combat!

Mais mourir lentement, dans la vision affolante de ce cimetière, là, tout près du trou creusé dans la terre inhospitalière, loin du pays!...

Ah ! songer que jamais on ne reverrait l'horizon natal, ce toit paternel et les champs roux au temps des moissons, que jamais, jamais on ne dormirait dans le cimetière au milieu duquel l'église s'élève ainsi qu'une gardienne vigilante, où les tombes disparaissent sous les liserons ; cimetière paisible, véritable champ du repos, où l'on vient souvent causer aux pauvres morts !.....



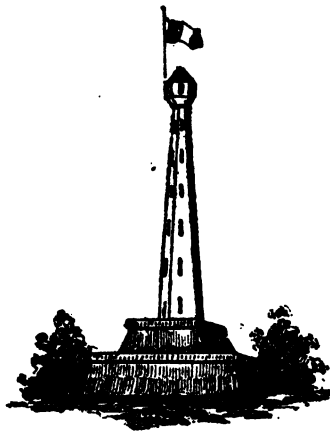
Les chevaux sentant l'approche de l'écurie hâtent le pas ; la route descend rapide entre deux rangs de *cai-nha* lépreuses, basses, sur lesquelles un arbre énorme déverse les cascades de ses feuilles.

Le soleil reparait; il brille à l'horizon ainsi « qu'un ostensor ». Un instant il met une gloire à une tour qui pointe au loin. Un drapeau flotte à son sommet, le drapeau de France.

— Non ! ils ne reposeront pas dans une terre étrangère, tous les morts de la conquête; leur sang a consacré ce sol; désormais, il est français.

Voilà ce que disent ces trois couleurs.

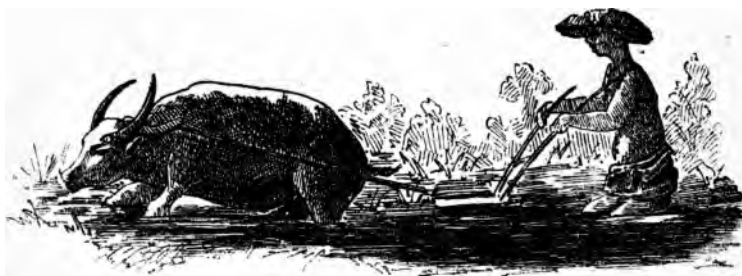
Le soleil disparaît tout à fait derrière le fin réseau des haies de bambous et, dans la nuit qui vient déjà, les lanternes de la ville commencent à briller.





# RECONNAISSANCE





La scène représente une rizière traversée par un chemin boueux. Un Annamite guide une charrue que traîne un buffle noir, énorme. Le laboureur et sa bête retournent une vase gluante où tous deux enfoncent jusqu'aux genoux. A gauche on aperçoit un massif de bambous d'où émergent quelques toits de chaume ; trois ou quatre aréquiers pointent haut dans le ciel, pareils à de gigantesques plumeaux. Au fond, une troupe panachée de soldats français et de tirailleurs indigènes s'avance.

#### LE CAPITAINE

(Vieil africain cuir tanné par tous les soleils ; jambes enfouies dans des bottes fauves qui lui montent jusqu'au ventre ; éperons à mollettes larges comme des piastres. Il monte un cheval annamite si petit que les semelles de ses bottes effleurent le sol).

Halte !

La troupe s'arrête ; les tirailleurs profitent de cet arrêt pour fumer hâtivement une pipe ou s'empiffrer de riz. — Les chasseurs, en leur qualité de Français « nés malins » blaguent tout, le soleil, le sale pays, le laboureur et le buffle.

Moment de silence.

LE CAPITAINE, après avoir examiné une carte, très calme.

Monsieur l'interprète !

L'INTERPRÈTE

Un Annamite de Saigon, demi-monsieur; abuse de sa situation de trucheman pour collectionner les vices des deux races ; turban bleu, blouse annamite (part indigène) ; lorgnon, cigare, bottines vernies et trop étroites qui doivent le faire souffrir ( part française ).



Môôn capitaine ?

LE CAPITAINE, montrant le laboureur.

Voulez-vous appeler ce *nhà-quê* ?

L'INTERPRÈTE

Oui, Môôn..... ( Il l'appelle ).

Le buffle, qui depuis un instant renifle bruyamment du côté des barbares, fait brusquement demi-tour et détail à travers

champs, sans s'inquiéter de la charrue qui bondit derrière lui  
Le *nha-quê* hésite s'il doit venir ou se sauver. L'interprète  
pousse de nouveau quelques cris où la syllabe *oi* revient  
souvent.

LE NHA-QUÊ

Ya ! (Il arrive et se prosterne devant le capitaine).

LE CAPITAINE, paternel.

Bon, bon, garde tes salamalecs pour tes mandarins.

LE NHA-QUÊ

..... ?

LE CAPITAINE, calme

Interprète, demandez à ce citoyen-là s'il connaît le  
village de Dong-cau.

L'INTERPRÈTE

Bredouille avec une volubilité excessive une longue histoire.

LE NHA-QUÊ

Ya !

LE CAPITAINE

Qu'est-ce qu'il dit ?

L'INTERPRÈTE, annonçant.



Cet..... indigène... me  
paraît..... n'avoir pas.....  
compris.

LE CAPITAINE, grincheux.

Comment, il ne comprend  
pas l'annamite ? Recom-  
mencez.

L'INTERPRÈTE

(Deuxième histoire plus longue  
que la première).

LE NHA-QUÊ

Ya !

## LE CAPITAINE

Il m'embête avec son *ya*. Parle allemand peut-être.... Vais lui fourrer la cadouille.

## L'INTERPRÈTE

Cet indigène.... me paraît....

LE CAPITAINE, furieux.

Très bien ! Je la connais ; vous non plus vous n'avez pas compris. Je demande simplement le nom d'un village et vous bredouillez durant un quart d'heure. Qu'est-ce que vous interprêtez si vous n'entendez pas le français ?

## L'INTERPRÈTE

..... ?

Les chasseurs se tordent. Les tirailleurs mangent toujours.

LE CAPITAINE, pousse son cheval vers le laboureur ; puis brandissant sa cravache dans la direction du village.

Lang-gi ?



## LE NHA-QUÈ

Dong-cau.

## LE CAPITAINE

Allons donc ! voilà mon affaire. Tiens ! (Il donne vingt sols au laboureur).



L'INTERPRÈTE, très digne.

C'est.... de la..... géné.... (Il ne trouve pas la fin du mot).

---

LE CAPITAINE, à l'interprète.

Vous êtes un âne. (Aux soldats). En avant !

La troupe s'éloigne et disparaît dans le village. Le nhà-quê la suit un instant des yeux, puis tirant sa pièce de vingt sous il la fait tinter pour voir si elle n'est pas fausse. Au loin, le buffle broute paisiblement.





**PHAT**





*Nam vo Phat ! nam vo dia Phat !* Les paroles de la litanie s'élevaient nasillardes et claires dans le silence de la pagode. Infatigablement le bonze les répétait, coupant de temps à autre son chant de prosternements qui ne laissaient plus voir, dans l'ampleur de sa toge jaune, que son crâne rasé et bleuâtre sur lequel la lumière des cierges roses, brûlant devant l'autel, mettait des luisants d'ivoire ; et cette lumière très faible allumait çà et là, dans l'ombre noyant tout le fond de la chambre des dieux, l'or d'une tiare, éclairait à demi un visage paisible aux yeux mi-clos, aux lèvres souriantes, indiquait à peine les faces colossales et noires des dernières idoles accroupies sur des gradins très hauts et dont la chevelure tressée en pyramide se perdait dans l'enchevêtrement des poutres de la charpente.

Seul Tit-la, le semeur du *Lotus de la Loi*, brillait pleinement devant le cortège des divins assoupis, tout petit dans sa couronne de dragons qui hérissaient autour de sa tête chauve et dorée leurs mufles grimaçants au milieu des enroulements serpentin de leurs anneaux ; les bras collés hiératiquement au corps, il levait deux doigts vers le ciel ; et, il paraissait encore plus doux avec son ventre d'enfant

heureux et gras épanoui à l'air, auprès des deux gardiens terribles qui, à droite et à gauche, men-



çaient les profanes de leurs lances brandies et du roulement furieux de leurs yeux blancs.

*Nam vo dia Phat !* Deux petits garçons agenouillés derrière le bonze accompagnaient le chant





pieux du tintement clair d'une plaque de bronze suspendue dans un cadre de bois, couverte d'un grimoire compliqué; ils la frappaient à coups de plus en plus pressés et cela finissait par une vibration continue, très faible, un bruit argentin qui par moment s'enflait et s'éteignait lentement.



Alentour, cinq ou six femmes se tenaient assises, les bras à plat sur les cuisses. A certains moments elles se redressaient ensemble et, levant leurs mains jointes au-dessus de la tête, elles plongeaient à la fois vers le

sol qu'elles cognaient du front. Elles gémissaient d'un gémissement comique, avec des paroles lamentables qui montaient, trémolantes, ou brusquement s'achevaient en un cri rauque.

Au centre, une vieille, si vieille qu'on ne pouvait lui donner aucun âge, comme à ces sapèques anciennes au point que le *nien-hao*, le caractère dynastique est effacé, menait le chœur des pleureuses.

Sa peau était fendillée de mille plis qui, partant de ses paupières obliques s'étalaient sur les joues pour aller rejoindre d'autres rides encerclant son cou; et des larmes continuellement roulaient sur cette face d'un jaune terreux où des poils semblaient

déjà la moisissure du tombeau. Quand elle poussait un gémissement plus aigu, les autres redoublaient leurs cris plaintifs et le chevrottement de toutes ces voix fêlées emplissait la pagode, paraissait tirer les dieux de leur somnolence et arrêter sur leurs lèvres, pour un instant bien court, l'éternité de leur sourire.

..

L'aïeule pleurait son petit-fils, unique enfant mâle de la famille, qui mourait; elle restait là, depuis bien des heures, écrasée de douleur, avec la seule pensée au fond de son cerveau qu'à force de lamentations, Phat, *le Bouddha par excellence*, aurait pitié d'elle. C'est pour détourner la colère divine qu'elle avait moissonné les meilleurs fruits de ses jardins, des oranges parfumées dont le tas mettait du vermillon sur l'autel laqué de rouge et d'or, des grappes de bananes lourdes à faire ployer un homme, et qu'elle avait donné beaucoup de barres d'argent péniblement déterrées à ce bonze, afin qu'il dit ses meilleures prières, qu'il répâtât les litanies spéciales, celles qui amollissent les cœurs des bienheureux.

C'est que, ce fils mort, la race s'éteindrait, et la tablette des ancêtres resterait désormais sans encens sur l'autel domestique.

*Nam vo dia Phat!* Les cierges roses agonisent; au fond des brûle-parfums les baguettes odorantes ne sont plus qu'un tas de cendres blanches d'où s'élève



une fumée légère qui va se perdre dans l'entrelacement des poutres du toit sur lesquelles des chauves-souris et des cigognes sculptées ont l'air de se raconter des choses ténébreuses.

Tous les dieux, au fond, sont rentrés dans l'ombre; on ne distingue guère plus que la rosace des seize bras de Kuang-nam, la déesse de Miséricorde, celle

dont la pitié inépuisable se répand sur tous les malheureux, ou le ventre énorme, insolemment étalé, du sensuel Gi-lat.

Les enfants de chœur frappent le gong encore une fois ; le bonze fait une dernière gémflexion et se retire par le corridor des *Tap-den*, les allumeurs d'étoiles qui le long du mur gesticulent ou méditent.



Cahin-caha la procession des vieilles traverse une cour herbeuse toute fraîche de l'ombre versée par les *cay-muon*, de grands arbres dont le feuillage noir se mêle très haut, fraternellement, et où deux éléphants de pierre caparaçonnés semblent attendre quelque voyageur illustre bien long à venir.

Les pauvres vieilles grimpent maintenant avec peine les marches croûlantes d'un escalier enguirlandé de lierre. Ba-hoa-sen, madame la fleur de Nénuphar, monte la première, ratatinée et geignarde, puis elle passe sous une porte basse, très basse, une belle porte pourtant avec ses deux clochetons aux coins recourbés et ses quatre colonnes sur lesquelles deux dragons assis comme des chats grimaçants se regardent de leurs gros yeux de plâtre et où s'ouvre le calice de deux lotus. Et toute à sa

douleur, elle ne voit pas le grand ciel bleu, plus luisant qu'une soie, tendu sur un lac, un lac de tasse à



thé, égayé de miniatures d'ilots de bambous, jaunis par le soleil, dont l'eau vient sans un frisson, dans la grande chaleur de midi, mourir au pied de la pagode ; elle ne voit pas le vol neigeux des aigrettes ni les cormorans qui criblent de taches d'encre l'azur du lac, ni les deux enfants trainant une chèvre qui profitent de cette tristesse qui passe pour tendre la main : « *Lay ba lon doi lam* », je vous salue, très noble dame, j'ai bien faim !

Sur la route aveuglante de lumière, elle se hâte de toute la vitesse de ses vieilles jambes bien lourdes.

Peut-être Phat aura-t-il exaucé ses prières. Voilà la maison qui apparaît là-bas, son toit recourbé dont les briques brillent et ses deux aréquiers



plantés comme des mâts devant la porte. Même on entend déjà le bruit assourdissant que les domestiques font autour du logis pour empêcher le départ de l'âme du maître.

Hélas ! Phat est resté sourd.....

Il git le fils bien-aimé, raide dans ses beaux vêtements de docteur, la face très-jaune, avec du violet dans le creux des joues et l'enfoncement des orbites. Près de lui un cercueil ouvert, un beau cercueil en bois de teck d'un rouge sanglant qu'avant de mourir il a voulu voir et une autre petite boîte oblongue,

recouverte de peau de buffle, dans laquelle soigneusement il a serré sa pipe à opium, et les petites aiguilles, et les petits pots et toutes les menues choses qu'il aimait à frotter, à nettoyer durant les longues nuits où il fumait l'enivrante drogue.

Car c'est de cela qu'il est mort ; après avoir peu à peu oublié ses amis, ses parents et jusqu'à ses *kinhs*, ses livres saints, qu'il étudiait jadis avec tant d'ardeur, auxquels il devait son titre de docteur et ce beau vêtement de soie jaune, et ce bonnet carré orné de dragons à cinq griffes, présents du roi. Quand tous les bruits de la rue s'étaient apaisés, il venait chaque nuit s'étendre sur ce lit où maintenant il dort le dernier sommeil, et jusqu'au jour il tournait entre ses doigts osseux la fine *kim* d'acier au bout de laquelle s'arrondissait, se mordorait la boule d'opium sous la flamme immobile de la lampe dont la froide clarté étoilait seule l'ombre près de sa tête ; jusqu'au jour il buvait à longs traits l'odorante fumée.

Alors autour de lui tout se transformait. Il sentait peu à peu son corps se détacher, se fondre ; il n'était plus qu'un être fluide, un pur esprit sur lequel les formes concrètes n'avaient plus de prise. Et cet esprit dilaté singulièrement, comprenait des choses fermées aux autres hommes, concevait l'Infini dans sa réalité, contemplait l'illimité. C'est comme si, digne du *nirvâna*, il fut entré dans ce cercle dernier des Bouddhas où les sensations s'effacent, où le Temps s'évanouit, où les Vérités éternelles flamboient toutes à la fois.

Au sortir de jouissances pareilles, l'ordinaire de la

vie lui paraissait fade et décoloré. Il lui fallait de jour en jour un effort plus grand pour s'intéresser aux mille petits faits dont toute existence humaine est tissée; en son cœur desséché toutes les affections se fanaient et, sans les soins de son aïeule, depuis longtemps déjà il eût cessé de vivre.....

\*  
\* \*

*Oi a Oi!* la pauvre vieille se lamente et déchire ses vêtements, car désormais, sur la chaise dorée, la tablette des ancêtres restera sans qu'aucun nom vienne allonger la liste des Hoa-sen, la famille d'où sont sortis tant d'illustres docteurs.....



LUNE D'ASIE





Tout dormait dans le poste de Song-hung, perdu, là-bas, parmi les montagnes, au nord du royaume d'An-nam. Seul, Jean, étendu sur une chaise longue sous la vérandah légère qui entourait son logis, jouissait bienheureusement de cette calme nuit fraîche après la lourde chaleur du jour.

C'était sa maison, cette construction bizarre près de lui. Oh ! pas bien luxueuse ! Pour parquet, la terre battue ; des troncs d'arbres mal équarris soutiennent un double toit de paille ; dans la muraille de torchis que le soleil a partout craquelée, des fenêtres s'ouvrent semblables à des hublots. Et pourtant il l'aime, car c'est là que depuis bien des mois déjà il vit tranquille et résigné, sans autre distraction que la chasse aux pirates ou la lecture des quelques livres amis sauvés à grand peine de la morsure des rats pullulants.

Mais voilà que de l'ombre opaque qui l'entourait, surgit en face de lui la ligne tourmentée d'une

croupe montagneuse; elle se détache sur la clarté grandissante du ciel; des arbres la hérissent et l'on dirait vraiment le corps d'un de ces dragons symboliques que la fantaisie chinoise tord sur les toits des pagodes. Tous ces monstres et toutes ces chimères qui grouillent dans la mythologie bouddhique ne sont-ils pas nés de visions pareilles, agrandies jusqu'à l'hallucination, par le cerveau, toujours embué d'opium, de quelque solitaire asiatique?

Lentement la lune monte derrière l'écran de ténèbres; elle accentue les dentelures des bois; enfin elle apparaît tout entière, énorme et boursoufflée avec sa face de cuivre, ses yeux obliques et son rictus mauvais, vraie lune chinoise pareille à une tête coupée roulant dans un ciel de jade.

Au silence mystérieux qui régnait tout à l'heure, succède une rumeur confuse, un vague murmure plaintif; il s'exhale de la forêt, coupé de temps en temps du brâlement rauque d'un con-nai, d'un grand cerf broutant les jeunes riz, ou du rugissement d'un tigre.

Oui, lune d'Asie, lune malfaisante, dont la lumière froide et morte favorise les tentatives criminelles, tu n'es pas celle qu'en nos pays bénis chantent les poètes et adorent les amoureux! Avec toi marche le cortège des épouvantes et des terreurs; les bandits t'ont dressé des autels et c'est un hymne à ta louange que clament au fond des bois les fauves en quête d'une victime! Pourtant, sous ton influence magique, voici que les vieux souvenirs s'éveillent au cœur de Jean. La traversée d'abord, avec les étonnements

de la route, de tous ces pays étranges à peine entrevus. Où étaient maintenant ses compagnons de voyage? reverrait-il jamais la femme charmante avec laquelle il avait *flirté* un peu? gardait-elle aussi dans un coin du cœur, comme une fleur séchée, le souvenir de son ami? Combien il fut heureux, ce jour où la tenant à son bras il l'avait promenée dans ce petit port de la côte annamite, à travers les rues du village et le fourmillement du peuple jaune. Ce souvenir lui restait plus précis que les autres, peut-être à cause de l'émotion à la sentir près de lui, si jolie dans sa robe de flanelle blanche, avec ses joues carminées des reflets de sa rouge ombrelle et ses grands yeux noirs aux paupières meurtries par les fatigues de la mer.

Ils suivaient le bord d'une rivière; des sampans



amarrés tout du long, rayaient le ciel des arcs parallèles de leurs vergues. Ça et là, des cocotiers se dres-

saient et leurs palmes retroussées par le vent du large, pendaient éplorées vers la ville; ils paraissaient grandis, tant la ligne du fond était plate, faite d'un fouillis de choses indistinctes, bleuissantes dans l'éloignement et où miroitait, de loin en loin, le mur blanc de quelque autel bouddhique. Par dessus cette fine ceinture, un énorme rocher arrondissait le dos comme une bête monstrueuse accroupie au bas du grand ciel clair. — « Ce sont les montagnes de marbre, expliquait Jean, celles où se trouvent les pagodes souterraines dont Pierre Loti a fait une si merveilleuse description dans ses *Propos d'Exil*. »

Plus loin, la route s'élargissait en une plage sablonneuse, entre des cocotiers; un marché se tenait là. Des femmes en revenaient; elles allaient le corps incliné pour soutenir sur la hanche leur corbeille pleine; le vent soulevait leurs tuniques et laissait voir le luisant de leurs larges cai-quân de soie, leurs cheveux aux reflets bleus étaient tordus haut sur la nuque, à la mode chinoise, elles eussent été presque jolies avec leurs yeux noirs, leur peau dorée et l'expression douce de leur visage, sans de grosses lèvres sensuelles rongées de bétel.

En se retournant pour les suivre, elle lui avait indiqué d'un geste large le tableau qui s'offrait à eux. Au premier plan des Chinois, leur natte roulée en couronne autour du front, les mains perdues dans les manches de leurs belles robes bleues, jaunes, vertes, surveillaient le déchargement d'une jonque; des coolies tout nus trottaient dans une bande de

lumière qui faisait resplendir le sable du chemin et cuivrait leur peau, ayant sous le faix le dandinement synchrone d'un troupeau d'oies. La route filait toute grise devant les façades fuyantes des maisons européennes aux terrasses élevées avec, de loin en loin, la silhouette échevelée d'un cocotier, le trait noir d'un mât ou le triangle d'une voile incendiée par le soleil couchant dont le reflet teignait de pourpre l'eau de la rivière; et, au fond, la rade entière s'étalait dans un cirque de collines pointues dont les creux s'emplissaient d'une ombre violette.

Perpendiculairement à l'arroyo une rue montait. Elle voulut la suivre, heureuse de voir les cai-nhà indigènes que les grandes constructions européennes avaient chassées de la voie principale. A droite, un écran de pierre où grimaçait un dragon masquait à moitié la façade d'une pagode dont le toit se perdait dans le feuillage noir des manguiers. Au sommet de la rue, un papayer unique s'ouvrait ainsi qu'un parasol de mandarin. Et comme des papillons voltigeaient dans l'air bleu, elle avait désiré en avoir. Tout de suite, Jean avait crié quelques mots en cette langue barbare qu'il parlait un peu et jeté à la marmaille qui les suivait des poignées de sapèques; et les bambins s'étaient éparpillés en se bousculant sur les glacis d'un vieux fort pour revenir bien vite apporter leur butin. Il y avait des sphinx aux grandes ailes de velours bleu, d'autres petits vêtus de satin blanc, ou de safran; il lui en avait fait un beau collier et elle riait, la cruelle, des sursauts d'agonie des pauvres fleurs ailées et du

fard coloré qu'elles avaient déposé sur ses joues en les frôlant.

Le soir, de Sudné, un camarade échoué dans l'administration indigène, les avait tous les deux priés à dîner, heureux de cette rencontre qui accidentait le train monotone de sa vie. Pour occuper ses loisirs, de Sudné s'était plu à orner sa maison ; des bibelots appendus aux murs masquaient la pauvreté du crépi ; une grande tenture rouge jetait la richesse de ses tons au fond de la salle à manger ; une tête de con-nai, souvenir de chasse, mettait ses luisants d'ivoire entre des fusils de prix et des armes annamites aux formes contournées, tourmentées, bizarrement sauvages. Des boys, vêtus de blanc comme des pierrots, servaient silencieusement des mets fortement épicés pour exciter les appétits défaillants, les sens atrophiés par l'anémie ; mais malgré la détonation du champagne et le pétilllement du vin blond dans les coupes, la conversation se traînait, allant d'un potin aux récriminations toujours les mêmes contre le personnel en place.



Il y avait là un gros capitaliste vieilli en Orient, à l'esprit pas trop rétréci par les affaires et qui seul faisait des efforts pour réveiller les convives ; mais

un grand calme venait du dehors avec des souffles d'air chargé de senteurs salines qui soulevaient les portières de la terrasse et faisaient vaciller les bougies dans les verrines de cristal.

Il fallut partir pour regagner le vaisseau ; on se serra la main en se souhaitant un « au revoir » sans conviction.

Jean avait tendu les bras pour aider la jeune femme à descendre de l'appontement dans le canot, il ressentait encore la chaleur de ce jeune corps serré contre lui. Doucement, il l'avait déposé à l'arrière et l'on était parti à la remorque d'une petite chaloupe à vapeur qui crachait des étincelles vite



effacées sur le velours sombre de la nuit. L'eau, comme figée, n'avait pas une ride et le canot la

fendait avec un bruissement d'étoffe déchirée; au loin, les falots des barques de pêcheurs faisaient un cordon de lumière autour de la baie et d'autres falots très-loin, à l'infini, semblaient allumés dans le ciel. Jean éprouvait une grande joie à se sentir perdu dans l'obscurité seul avec elle; il entendait sa respiration un peu oppressée et le bruit de ses doigts jouant au fil de l'eau; mais il ne distinguait pas son visage et il n'osait parler, timide maintenant, effrayé à l'avance de l'effort qu'il eût fallu pour desserrer les lèvres, du son de sa voix; une envie folle le prenait de la saisir, de la serrer sur son cœur et d'étouffer ses cris dans un baiser.

A quoi songeait-elle maintenant? Durant le repas il l'avait bien vue, distraite, répondant à peine aux compliments de cet employé des douanes placé près d'elle; un drôle de corps, entre parenthèse, un garçon très-titré, vivant là, insouciant, depuis des années, avec un esprit léger, un esprit dix-huitième siècle et talon rouge qu'aucun événement ne pouvait assombrir et sur lequel rien de sérieux ne pouvait mordre, très occupé, à trois mille lieues de la France, à chaussonner les potentats politiques.

Comme il songeait ainsi, troublé de désirs et hésitant, la lune avait sauté brusquement par-dessus les monts et inondé la baie de lumière. Cette lune, avec son profil crochu de vieille sorcière, riait narquoisement là-haut en les contemplant tous les deux.

Puis, le navire, subitement tiré de l'ombre, apparaissait près d'eux, on accostait. Elle avait gravi, légère, l'escalier de la coupée et lui tendant la main,

— « Bonsoir, mon ami, lui avait-elle dit en levant ses grands yeux où il crut voir luire une malicieuse pensée ».

Et c'est peut-être depuis ce temps qu'il détestait cette lune maudite et que des imprécations montaient à ses lèvres, tandis qu'assis sous la véranda de sa maison il la regardait monter dans le ciel, diminuer et pâlir.





## LA MORT DU COMMANDANT





Ce soir-là, tous  
étaient venus : les of-  
ficiers de vaisseau dont les  
canonnières étaient mouil-  
lées tout près, sur le fleuve  
Rouge; ceux de l'infanterie  
de marine logés dans les  
maisons voisines du consulat,  
de confortables maisons de bri-  
que entourées de jardinets; les  
vieux, assis en cercle autour du  
commandant; les jeunes groupés  
autour de la roulette dont on per-  
cevait par-dessus les conversa-  
tions le grincement  
de crécelle. Car on  
jouait à la roulette  
chez le comman-  
dant, jeu pas mé-  
chant du reste, peu

ruineux, le taux des banques étant rigoureusement  
fixé à cinq piastres, à peine vingt francs. Et l'on eût  
dit, sous le rayonnement paisible de la lampe, un hon-  
nête cercle de province, si, de temps en temps, glis-  
sant muet et souple entre les invités, un *boy* chinois,  
porteur d'un plateau chargé de tasses et de verres,  
n'eût jeté parmi les uniformes la note éclatante de ses  
vêtements de soie et l'étrangeté de sa face ronde et  
jaune, vrillée de petits yeux méchants. Parfois aussi,  
à de longs intervalles réguliers, on entendait le cri

de veille d'une sentinelle que d'autres sentinelles répétaient, cri qui allait s'affaiblissant, se prolongeant en vibrations mélancoliques, évoquant l'idée de la patrie absente et de l'effroyable distance.

Pas gai ce soir le commandant; d'ordinaire il mène la causerie, il la rend piquante et drôle par les mots qu'il y sème, par les paradoxes qu'il soutient en phrases coupantes et nettes, par les anecdotes pimentées dont il l'émaille et aussi par les réflexions désenchantées qui lui échappent et laissent deviner l'homme qui est en lui au fond, le blessé de la vie tel que nous le montrent ses livres amers.

A demi couché sur un fauteuil de paille, il ne bougeait que pour tendre la main à quelque nouvel arrivant ou pour prendre dans une soucoupe un litchi sec qu'il croquait lestement.

Puis il reprenait sa pose immobile, son grand corps tassé, son front appuyé sur les épaules, et, dans sa face blanche, creusée, dont une barbe de fleuve cachait mal la maigreur, les yeux seuls vivaient, des yeux fouilleurs au regard aigu.



Le père L... entra ; c'était un gros missionnaire hirsute, très au courant des us annamites. Il tenait à la main un papier criblé

d'hiéroglyphes chinois, une proclamation de Luu vinh-phuoc, disait-il. Tout de suite, il se mit à traduire. Le chef des Pavillons-Noirs nous défiait; il nous attendait à Phu-hoai où ses lances étaient plus nombreuses « que le sable des mers, » où il « nous faucherait comme l'herbe des prairies. »

« Si vous ne venez pas, j'irai vous chercher derrière vos retranchements, je couperai la tête de votre commandant..... »

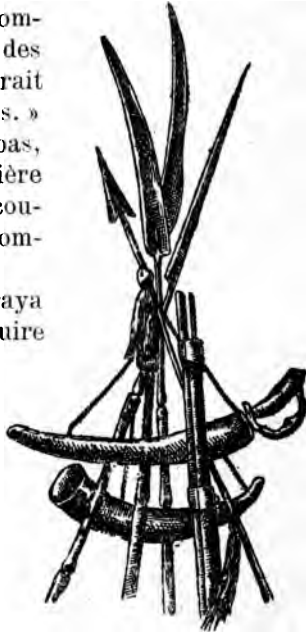
— L'inso..so..lent, bégaya Jacquin, un vieux dur-à-cuire dont la parole bredouillante amusait ses lieutenants,

cet âge est sans pitié.....

qui en racontaient de bien bonnes sur lui, le soir, à la popotte.

D'autres se récriaient; il fallait châtier ce vantard.

— Et le puis-je, dit le commandant Rivière, avec la poignée d'hommes qui me reste. Si j'en crois les rapports des espions, les Pavillons-Noirs sont nombreux et bien armés et ce ne sont pas les quelques marins que l'on vient de m'expédier de Haiphong qui



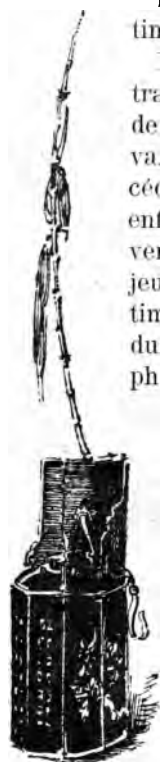
suffiront à les chasser. Du reste, en France, on ne croit pas à l'existence des Pavillons-Noirs, ajouta-t-il tristement.

Il prit à part le père L..... et s'entre-tint avec lui,

Les langues maintenant allaient bon train. Les jeunes gens, pleins d'une ardeur irréfléchie, ceux surtout qui n'avaient point assisté aux combats précédents, rêvaient à bataille. Presque des enfants, les trois ou quatre aspirants venus de la baie d'A-long: Moulun, jeune blondin à figure de jeune fille, timide et réservé; d'autres, à peine sortis du *Borda*, mais crânes déjà; Luu-vinh-phuoc n'avait qu'à se bien tenir.

Dans le groupe des *vieux*, les plus belliqueux étaient l'ingénieur et le commissaire; jusqu'alors ils n'avaient pas reçu le « baptême du feu » et cela les humiliait; aussi, cette fois, ils marcheraient, fût-ce dans le rang, en troupiers: il n'y avait déjà pas tant d'hommes.

De Brizis sortit avec moi pour aller au bord du fleuve chercher un peu de fraîcheur. Dans quelques jours, il retournait en France. C'était un grand garçon, jeune, original. J'aimais à aller flâner le soir dans sa chambre encombrée de bibelots, de chevalets, de toiles ébauchées, car il pei-



gnait un peu. Des femmes annamites venaient chez lui de préférence parce qu'il parlait très-bien leur langue; il fumait avec elles, dans la pipe de bambou, des pincées de tabac blond, et quand elles chantaient il les accompagnait en grattant une longue guitare faite de trois cordes tendues sur une



peau de serpent. Nous passions là de bons moments, allongés sur des nattes, à écouter le jacassement rieur des con-gai.

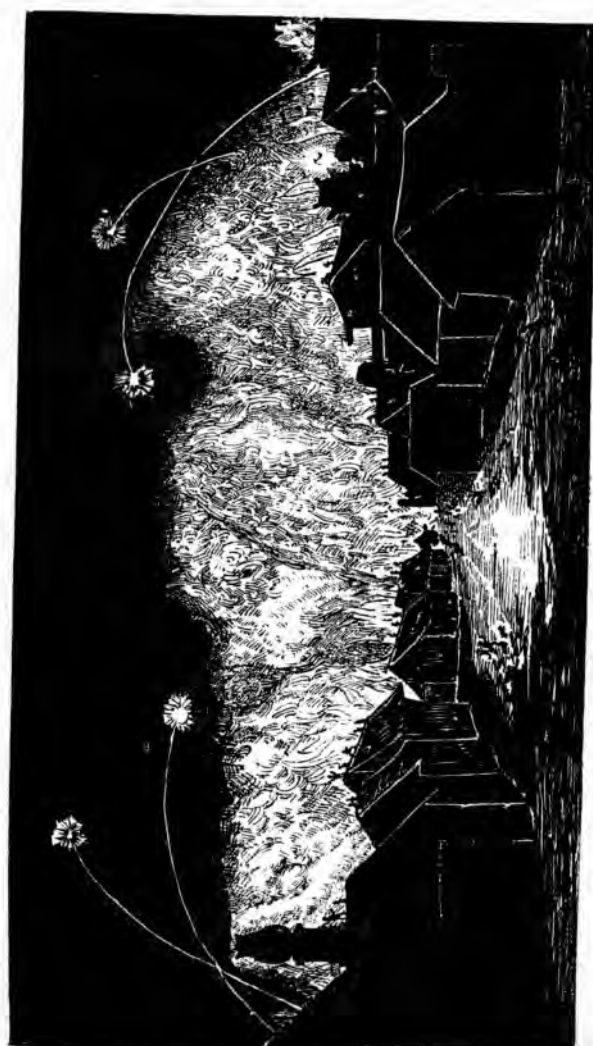
De Brizis me disait sa joie de partir, joie mêlée d'un peu de mélancolie, car il lui fallait briser les mille liens ténus qui peu à peu nous attachent aux lieux où nous avons vécu, et abandonner Gros-Coco, une con-gai rondelette, très-drôle avec ses gros yeux en boule, ses paupières obliques toujours plissées

par le rire et la manie de polir ses dents pour enlever le vernis noir qui déplaisait à son seigneur.

Je l'écoutais parler ; il faisait une nuit superbe et des souffles d'air chargés des parfums des mélias et des pamplemousses fleuris passaient sur nos faces comme de vivantes caresses. Devant nous, le fleuve coulait presque invisible dans l'ombre ; on n'apercevait guère que le reflet tremblotant des fanaux du *Plurier* et, à l'arrière du bateau, une petite lumière dans la cabine où le colonel Carreau luttait contre la mort depuis un mois. A l'assaut de Nam-dinh, un paquet de mitraille lui avait broyé les deux jambes. De Brizis me contait l'affaire : c'était dans la rue qui conduit au canal ; le colonel, tout seul au milieu, indiquait à des artilleurs la place à occuper pour faire sauter la porte de la citadelle ; on était à deux cents mètres à peine ; l'ennemi lâcha une dernière bordée avant de fuir . . . . . Pauvre colonel ! jamais il ne reverrait sa femme et ses chers enfants, dont il voulait les images sous ses yeux, autour de lui, dans l'étroite cabine.

\* \*

Soudain, de la masse noire des bambous de la rive opposée jaillit un éclair et un boulet vint en ronflant trouer le talus à nos pieds. Ce fut, en un instant, un tumulte effroyable ; les clairons sonnaient la gé-





nérale, une sonnerie lugubre aux notes traînantes et basses ; les canonnières tiraient et du haut des hunes les hotchkiss lançaient une grêle d'obus sur l'invisible ennemi ; on se heurtaient dans l'ombre, chacun courant à son poste de combat.

Le commandant Rivière, du haut de la terrasse du Consulat, regardait vers la ville, car de ce côté seul une attaque pouvait venir ; le fleuve, large d'un kilomètre, nous protégeait de l'autre côté. De vagues rumeurs, où l'on ne distinguait que l'aboiement furieux des chiens, montaient dans la direction de la citadelle. Un à un les quartiers semblaient s'éveiller et dans la clameur grandissante on distinguait à présent d'horribles cris humains, des cris de gens égorgés. Puis une lueur parut et de toutes parts des vagues de flammes roulèrent sur la ville ; dans le ciel, les fusées incendiaires croisaient leurs paraboles lumineuses. Toutes ces maisons bâties en torchis et couvertes de chaume prenaient d'un seul coup ; les bambous en éclatant faisaient un crépitement pareil à une décharge de mousqueterie ; des rues entières flambaient. Cela faisait au bas du ciel un grand écran de pourpre sur lequel passaient des ombres affolées, des silhouettes toutes noires et très nettes de gens aux gestes extravagants ; la clarté de sang était si violente que l'on voyait les soldats derrière les créneaux des palanques de la Concession, debout, l'arme au pied et que l'on distinguait jusqu'au dessin des feuilles dans les jardins.

Toute la nuit, ce spectacle terrible et grandiose d'une ville entière incendiée, dura ; mais, sauf les

boulets incertains et peu dangereux de la batterie ennemie, nous ne fûmes pas autrement inquiétés.

Alors, chaque nuit le bombardement et les incendies recommencèrent. Tous les Européens s'étaient réfugiés chez nous ; la Mission catholique avait été évacuée et détruite après avoir repoussé deux assauts, grâce au poste de marins qu'on y avait placé et aussi grâce aux solides murs de pierre. Sur la ville, si bruyante jadis, planait un lourd silence de mort.

Personne ne dormait plus ; s'il arrivait la nuit qu'un cheval heurtât un bas-flanc du sabot, ce bruit, grossi par la fièvre de chacun, suffisait à donner l'alarme.

Malgré ses répugnances et ses pressentiments, le Commandant dût agir. Dans la nuit du 18 au 19 mai 1883 tout fut préparé pour une marche sur Phu-hoai.

On partit au petit jour. La compagnie Jacquin formait l'avant-gardé ; puis, en tête du gros, venait la batterie de 65 millimètres, des canons pareils à des jouets ; enfin les fusiliers marins et une autre compagnie d'infanterie de marine. Le commandant Rivière ayant jugé sa présence indispensable, mais trop faible pour marcher, suivait dans sa voiture avec les officiers non employés. On passa le long de la Mission, parmi les ruines du quartier des Incrusteurs. Tous les habitants avaient fui, seuls des chiens lamentables erraient à travers les décombres. Puis on longea les faces de la citadelle, les fossés

herbeux et les murs rectilignes troués de place en place d'une embrasure où de lourds canons montraient leur gueule. On laissa à gauche le temple de Confucius avec ses toits parallèles sur lesquels des manguiers inclinent leur feuillage noir et ses cours désertes où des rangées de stèle de granit enseignent, depuis des siècles, aux générations, les noms des lettrés illustres.

La tristesse des lieux abandonnés avait gagné la petite troupe qui cheminait silencieuse sans autre bruit qu'un piétinement sourd de troupeau, traversé de temps à autre par le tintement clair d'un quart heurtant une baïonnette.

Puis on suivit la route de Son-tay. Une haute digue décrit un arc de cercle sur sa gauche et vient la couper près de la pagode Balny,

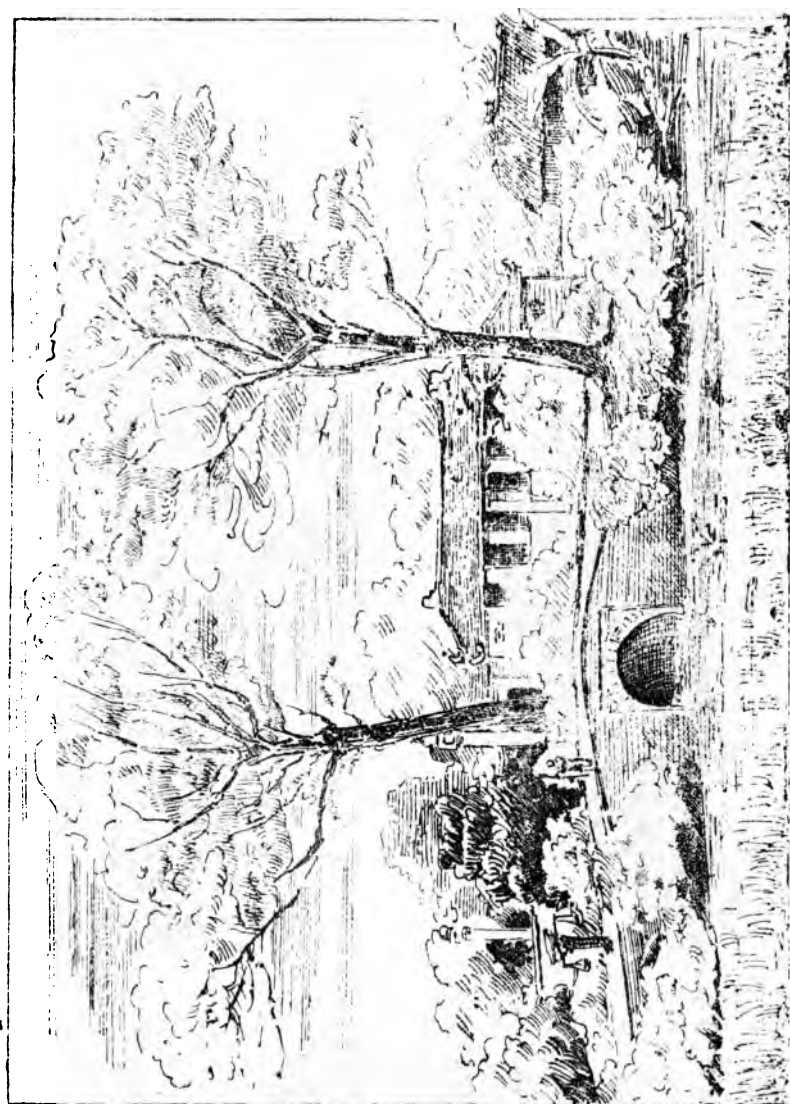
La route, plate jusqu'à cet endroit, descend brusquement pour aller franchir sur un pont de pierre le ruisseau qui alimente les fossés de la citadelle. De gros villages bordent la digue.



Déjà l'avant-garde a franchi le pont, quand soudain, d'un amas de pagodes sur la droite, part une



fusillade épouvantable qui gagne à gauche toute la lisière des villages. Le gros de la colonne, placé à





ce moment sur le haut de la route, surpris, hésite, tandis que l'avant-garde se déploie dans la rizièrre et essaie de prendre position.

Mais les balles pleuvent de tous les côtés ! Berthe de Villers a le ventre troué et un bras cassé ; à grand peine on le hisse dans la voiture du Commandant. Les canonniers essaient de mettre en batterie ; la première pièce engagée sur le pont a tous ses servants tués. Moulun, l'aspirant à figure de fillette blonde, qui la commande, tombe à son tour et l'avant-garde écrasée recule jusqu'au ruisseau.

Des Pavillons-Noirs et des Annamites surgissent de partout ; on reconnaît les premiers à leurs larges chapeaux de faneuses et à leurs pantalons de toile bleue. Des drapeaux noirs qui semblent des draperies mortuaires avec leurs blanches inscriptions pareilles à des ossements croisés, flottent entre les bambous.

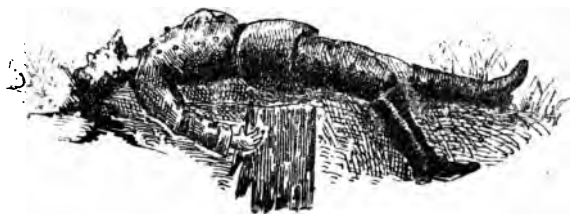
Il faut à tout prix enlever la pièce qui barre le pont. Le commandant Rivière donne l'exemple ; il tire sur une roue, malgré le feu terrible de l'ennemi ; mais il reçoit une balle en plein cœur, et Jacquin, le vieux brave qui vient à son secours, est tué.

Dès lors, toute direction est impossible et c'est en vain que le capitaine Puech dressant sa haute taille sur la digue, s'expose à tous les coups pour rétablir le combat. Ses ordres se perdent dans le tumulte, dans le bruit de la fusillade, dans les hurlements sauvages de l'ennemi qui tient la victoire. Désormais chacun combat pour soi. Les Chinois arrivent à vingt pas ; on se bat avec fureur autour du com-

mandant Rivière; les corps s'entassaient et le sang coule dans le ruisseau; mais il faut céder et seule la pièce de canon est sauvée.

Sur la route sans abri, la colonne recule en désordre, marins et marsouins mêlés avec les pièces trainées par les hommes. Comme une bête blessée qui se retourne et mord, des groupes font volte-face et lâchent une bordée sur les Chinois que les serrent de trop près.

En passant, on trouva de Brizis étendu sur la



route, la tête fracassée; il tenait encore à la main sa planchette topographique qu'une balle au premier feu avait percée. Il avait voulu suivre la colonne, bien qu'il n'y eût aucun commandement. Je ferai le *topo*, disait-il, un dessin vingt fois fait! Deux hommes essayèrent de le porter, mais il était mort et il y avait des blessés à ramasser: on l'abandonna.

Près de la citadelle, la poursuite se fit moins acharnée, soit que les Pavillons-Noirs craignissent l'arrivée d'un renfort, soit plutôt que leurs pertes fussent sérieuses.

Du haut des toits, les camarades laissés à la

Concession guettaient anxieusement le retour. Le premier qui arriva fut un lieutenant; il avait eu la main brisée et ses vêtements blancs étaient maculés de taches sanglantes — « Tout est fini, dit-il, le Commandant tué, laissé là-bas, Jacquin aussi et Moulun et de Brizis et d'autres, je ne sais plus. . . »

Puis la voiture entra apportant Berthe de Villers; il était très gros et souffrait atrocement de sa blessure au ventre. On l'installa dans une chambre et madame de Beire, une vieille femme réfugiée dans la Concession, la mère de Beire comme nous disions familièrement, s'installa à son chevet.



Peu à peu, tout le monde revenait. A la hâte, on improvisait des couchettes pour quelques blessés que l'on rapportait ou qui avaient pu se trainer jusque-là.

Il faut se rendre compte de la situation des survivants. Deux cents hommes valides, mais démoralisés, gardant au fond de la cervelle le souvenir des camarades abandonnés, et la silhouette démoniaque des Pavillons-Noirs bondissant sous les baïes et brandissant au bout de leurs piques des têtes coupées. Pour toute défense, une barrière de bois, obstacle insuffisant; enfin, derrière nous, le fleuve.

L'isolement était absolu, aucun câble télégraphique ne nous reliant ni à Haiphong ni à Saigon.

Un conseil de défense, composé des plus anciens officiers se réunit pour délibérer. Tout de suite, il ordonna le prolongement des palanques jusque dans le fleuve et la destruction des maisons voisines qui pourraient favoriser un coup de main. On se mit à l'œuvre sans relâche, sous un soleil de plomb.

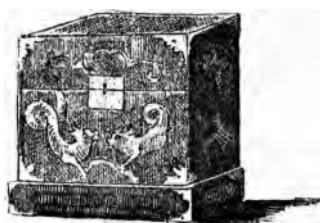
A quatre heures du soir, Berthe de Villers mourut. Lui aussi devait rentrer en France dans quelques jours ; il parlait avec joie de ce retour, de l'enfant qu'il avait vu à peine au départ, grandi maintenant. Il mourut sans se plaindre, sans dire un mot, après avoir demandé les secours religieux du père L. . .

La nuit arrivait, nuit redoutable, où allait sans doute être tenté l'effort suprême de l'ennemi. Cette nuit-là, personne ne dormit. Pourtant nous ne fûmes pas attaqués.

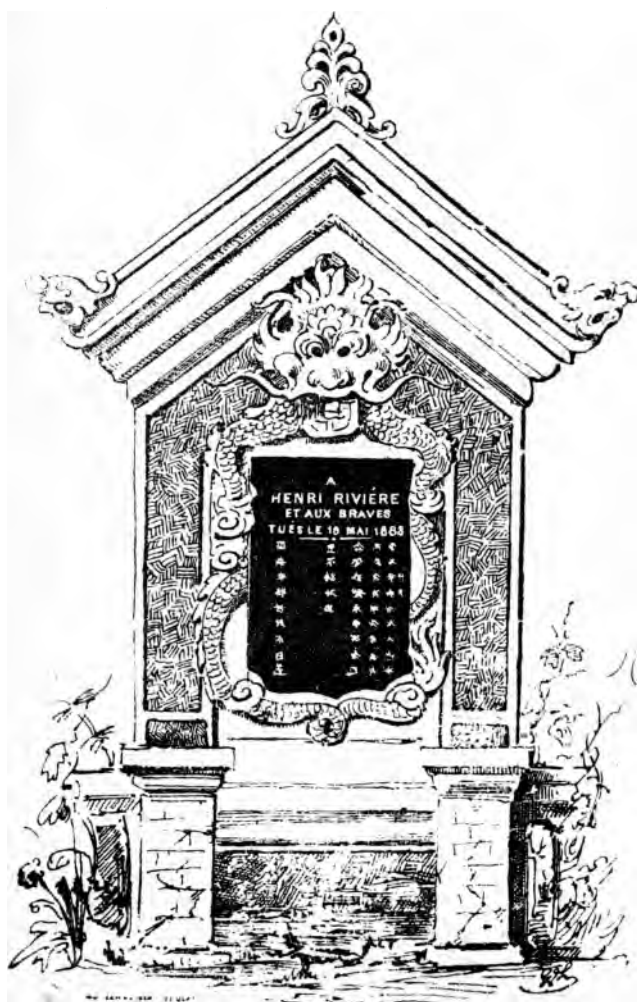
Au jour, on enterra dans le petit cimetière situé près du village des Lépreux, le commandant Berthe de Villers. Huit jours avant nous étions déjà tous là pour accompagner le colonel Carreau. C'était un dimanche ; on avait encore dans les oreilles les dernières paroles de l'adieu ému du commandant Rivière à ce frère d'armes mort pour la Patrie. Huit jours à peine ! A qui le tour maintenant ? . . .

Ce fut une horrible vie que celle de cette poignée d'hommes attendant chaque nuit le coup de grâce. Pourtant, à la longue, l'espoir revint. On apprit que la chaloupe envoyée à Haiphong pour y apporter la mauvaise nouvelle avait pu passer sans être inquiétée et qu'un aviso, *le Drac*, faisait route pour Saigon.

Deux mois après, on retrouva près d'une pagode trente-deux têtes enfermées dans des paniers d'osier. Une seule avait eu les honneurs d'une boîte laquée à fermeture de cuivre : c'était celle du Commandant, on la reconnut à ses longs cheveux.





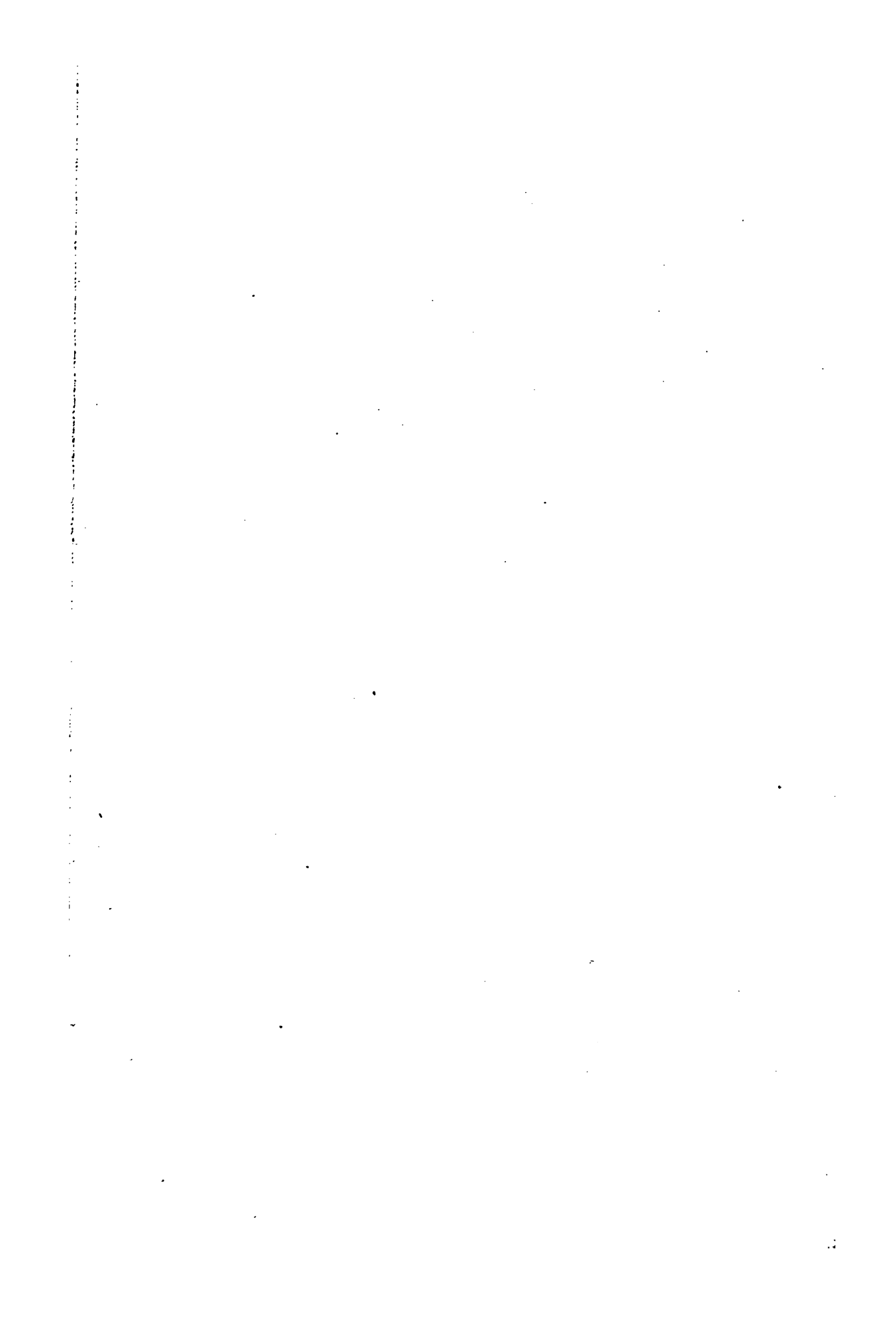


A  
HENRI RIVIÈRE  
ET AUX BRAVES  
TUES LE 10 MAI 1868

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |    |     |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|-----|
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 | 16 | 17 | 18 | 19 | 20 | 21 | 22 | 23 | 24 | 25 | 26 | 27 | 28 | 29 | 30 | 31 | 32 | 33 | 34 | 35 | 36 | 37 | 38 | 39 | 40 | 41 | 42 | 43 | 44 | 45 | 46 | 47 | 48 | 49 | 50 | 51 | 52 | 53 | 54 | 55 | 56 | 57 | 58 | 59 | 60 | 61 | 62 | 63 | 64 | 65 | 66 | 67 | 68 | 69 | 70 | 71 | 72 | 73 | 74 | 75 | 76 | 77 | 78 | 79 | 80 | 81 | 82 | 83 | 84 | 85 | 86 | 87 | 88 | 89 | 90 | 91 | 92 | 93 | 94 | 95 | 96 | 97 | 98 | 99 | 100 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|-----|



## LES COOLIES





Trois heures du matin. Des ténèbres gluantes, dont l'humidité pénètre les vêtements et glace les os, noient la place d'armes de la petite citadelle. Un sergent vague dans le noir, abritant de la main une chandelle ; à chaque pas la lueur jaune tire de l'ombre des visages de cuivre aux hideurs de cauchemar ; des visages aplatis, ridés ; des ébauches de tête caricaturales, pétries dans la glaise à coups de pouce, avec de grosses lèvres allongées en groin montrant, quand elles s'ouvrent, des dents de charbon ; et sur ces têtes, des chapeaux de paille, qui semblent l'éclosion, dans la moisissure de cette nuit, des champignons monstrueux ; et, c'est sur toute la place, parmi les tas des ballots, des sacs, des caisses, des tonneaux du convoi, des files entières de corps accroupis, tassés, d'une exiguité surprenante,

grelottant sous d'amples manteaux de chaume rebroussés comme les toits des *cai-nha*.

— Cent deux..... cent trois.....

La voix du sergent qui compte les coolies s'élève seule dans le silence glacé.

— Tout le monde est là, mon lieutenant.

— C'est bien..... En avant!

Les soldats de l'avant-garde passent sous la lourde porte de la citadelle et le défilé des bêtes humaines commence, interminable, accompagné du craquement des bambous qui soutiennent les fardeaux, ou du han essoufflé des porteurs écrasés par leur charge.

On marche dans l'invisible, avec l'appréhension des choses qu'on ne voit pas; pourtant il faut se hâter; tout à l'heure le soleil viendra, le soleil terrible qui brûle les crânes et qui tue. *Mau-len! Mau-len!* Ce cri court incessamment le long de la colonne et le piétinement du troupeau devient plus rapide sous la crainte du coup de rotin, qui souvent tombe, cinglant les chairs, à la suite de la clameur sauvage des soldats de l'escorte.

Voici que les collines se crètent d'une pâle clarté; des brumes flottent encore sur leurs flancs comme les lambeaux épars d'un voile déchiré; des choses se précisent: les dentelures des bois, les troncs d'arbres dressés dans les massifs. La colonne tout entière apparaît; elle glisse avec un bruissement soyeux parmi les hautes herbes, semblable à quelque gigantesque reptile dont chaque anneau, serait un groupe de deux ou quatre hommes soudés par des bambous; un mouvement unique paraît l'animer;





des ondulations la parcourent de la tête à la queue, quand un coolie harassé laisse choir son fardeau; les manteaux de paillotte hérissent ses flancs de squames jaunâtres souillées du limon de la route, et les chapeaux plaquent son dos d'écailles blanches. Des *con-nai* (des cerfs), effarouchés par cette chose étrange qui passe et qui trouble la majesté de la forêt, bondissent et détalent.

\* \*

Mais la vallée se rétrécit et le chemin passe maintenant sous une voûte feuillue, entre deux murailles vertes; des branches secouent sur nos têtes la pluie nocturne; des palmes s'inclinent; des joncs dardent leurs lances blanchâtres; des fougères arborescentes déroulent leurs feuilles aux extrémités contournées en crosse d'évêque. Partout la vue est arrêtée par la masse des feuilles que les bambous strient de leurs innombrables hachures vertes: feuilles de bronze géantes et lourdes, feuilles visqueuses et luisantes, feuilles arrondies, feuilles aiguës, feuilles barbelées, dentelées, feuilles ajourées, folioles adorables, si petites qu'une mouche d'or s'y pourrait à peine poser; des fleurs jaillissent çà et là, sceptres rosés des fleurs à serpents, calices violâtres des digitales, grappes pourprées des bananiers sauvages, blanches urnes des belladones; les broderies neigeuses des

jasmins courent sur les troncs moussus parmi les orchis satinés tandis que les chèvre-feuilles mordorés jettent de branche en branche leurs arches fleuries. Souvent un rayon de soleil filtre et tombe de feuille en feuille, cascade d'émeraude, jusque sur l'herbe du sentier où il va caresser les jacinthes bleues où les violettes qui vivaient là inconnues et timides. Un jour glauque baigne les choses, donnant aux faces ocreuses des Annamites des tons morbides de cadavres.

Des cigales strident violemment ; elles sont la voix aiguë et déplaisante de ces forêts inhospitalières, ennemies de l'homme, où les oiseaux même sont rares ; seul parfois au bout du chemin un rutilant coq de bruyère s'envole pesamment ; une profonde mélancolie flotte sur ces bois. Il y a aussi dans la vie muette et formidable des plantes des drames et des luttes cruelles ; des lianes montent à l'assaut des grands arbres, les étreignent et les forcent à pousser leur tête toujours plus haut vers le ciel ; puis viennent les ouragans et les colosses séculaires s'écroulent. On en voit tout le long de la route, de ces cadavres d'arbres qui mieux que ceux des hommes attestent la brièveté de toute existence ici-bas ; des légions d'insectes s'acharnent après eux, les scient, les dépècent et bientôt ils tombent en poussière et se fondent dans l'éternel Tout. Oui la mort n'est qu'un recommencement, c'est en face de la nature primitive et vierge que cette vérité s'affirme avec le plus d'évidence.

Des sentiers s'embranchent sur celui que nous

suivons, sentiers louches que seuls fréquentent les tigres; parfois aussi un ruisseau fuit sur les galets noirs et met sous les branches le glacis luisant de son eau.

• •

HALTE! On lit avec surprise ce mot peint en grosses lettres noires sur un poteau planté au bord de la route; du reste on obéit avec plaisir à cette injonction tant l'endroit est invitant; une pagode rustique dresse ses piliers de bois entre lesquels un fouillis de plantes met des écrans verts. Quelque pieux voyageur a dû la consacrer au Génie des forêts; mais depuis longtemps les offrandes n'ont pas été renouvelées sur l'autel de pierre; plus de sabots en papier peint que l'on dépose en passant pour écarter les accidents du voyage; plus de bâtons odorants dont l'encens se mêle aux parfums des bois; mais des planches disjointes où des restes de nuages dorés sont encore visibles, et, sur le sol, les cendres refroidies des anciens sacrifices.

Les soldats s'étendent entre les racines d'un banyan qui leur verse son ombre fraîche. Du fond de la vallée qui finit là, les coolies arrivent indéfiniment, du même trottement lourd; ils laissent tomber leurs charges et s'accroupissent sur leurs talons; les riches et les prévoyants tirent de leur ceinture un gros pain de riz qu'ils dévorent; les autres les regardent avec

envie, ramassent des miettes ou mâchent des herbes; quelques-uns, assoiffés, cassent des tiges de bambous pleines d'un liquide clair qu'ils boivent voluptueusement.

Les petits, les faibles restent étendus, sans force, ou se traînent pour montrer leurs épaules déchirées et saignantes; « beaucoup lourd » clament-ils des larmes plein les yeux; mais il faut verrouiller son cœur: les vivres sont là qu'on ne peut abandonner, que les ca marades du poste voisin attendent; puis chez ce peuple comédien, aux sensations vives et changeantes, le rire est bien près des larmes. . . .

Les manteaux de paille ont disparu et les coolies étalent leurs corps de cuivre, secs, musculeux, assez beaux en somme n'étaient les plaies qui marbrent leurs chairs de plaques livides, et leurs têtes enchiognonnées d'une laideur résignée et douce.

Le soleil est déjà haut; les *con-dzué* (les cigales) redoublent sous les feuilles leurs grincements qui semblent maintenant être la vibration de l'air surchauffé, au ras de l'herbe. Une pluie de rayons tombe entre les branches et sème la terre de sapèques d'or. A l'entrée de la vallée la sentinelle toute blanche dans des habits de toile, a l'air d'une statue de plâtre. . . .

..

Dans le sentier toituré de feuilles, la colonne anhelante, continue péniblement sa marche. Les *mau-*

*len* se font plus rares, plus rares aussi les coups de bâton sur les reins paresseux.

Les plantes accablées elles-mêmes, semblent exhiler leur âme de parfum.

Des brèches, parfois, s'ouvrent dans la muraille verte au travers desquelles on voit fuir les croupes des coteaux brûlés de soleil ; d'innombrables troncs d'arbres serrent les rangs comme une armée en bataille où la hache des bûcherons a fait des vides, où les incendies ont creusé de larges trouées.

Puis le sentier traverse une vallée et le soleil arde plus fort ; il jette sur les épaules un manteau de plomb ; sous le casque de toile, insuffisant abri, les yeux brûlent, les oreilles bourdonnent, la cervelle bout ; on va d'un pas plus lourd, sans pensée, machinalement. Quand on arrive au fond de la terrible vallée, à la ligne d'arbres qui borde un ruisseau, tous les coolies se précipitent comme un troupeau lâché ; penchés sur le courant ils boivent à pleine gorge, ils barbotent sans souci du sable qui monte sous leur piétinement et trouble le cristal de l'eau.

Enfin voici la dernière côte à gravir entre un flanc de colline et un ravin où semblent rouler des avalanches de feuilles. Des gaos aux troncs lisses et blancs épanouissent leurs floraisons de corail sur leurs branches défeuillées.

Elle s'allonge, interminable, cette côte, vrai calvaire des malheureux coolies qui lentement montent, suant, soufflant, trébuchant à toutes les pierres. Soudain, du sommet du col, un spectacle grandiose s'offre aux regards ; une vallée superbe étale le quadrillage

de ses rizières blondes avec çà et là des flaques d'eau qui brillent comme des cassures de miroir; au centre, les maisons du poste s'alignent en bel ordre et, par-



dessus les toits un drapeau français flotte, jetant dans l'air bleu les notes vibrantes de ses trois couleurs. Tout au fond, des montagnes s'étagent, légères, quasi aériennes, dans leur triomphante robe d'azur, aux plis soyeux.

Les coolies se laissent pénétrer par la beauté du tableau ; sensation tout animale qui les délasse, qui les laisse attentifs et béants, qui dilate leur poitrine et leur fait pousser un cri unique : *tot! tot!* c'est beau!..... exclamation joyeuse où il entre aussi l'idée de la corvée finie, du rude labeur terminé, amenée par la vue du poste juché là-bas sur la colline, si net dans l'atmosphère limpide qu'on voit la tache blanche des camarades groupés au bord des cases et prêts à nous recevoir.

ADIEUX

A MONSIEUR TH. CHESNAY



10 janvier 1888.

MON CHER AMI,

Me voilà parti et ce départ tant souhaité me rend tout triste. Est-ce à cause de ce matin brumeux qui endeuille les choses et ne me laisse apercevoir que le luisant de l'eau, ou le fusain vague d'une jonque, l'antône de barque glissant dans le brouillard ?

J'ai encore dans les oreilles votre « bon voyage », aux doigts la pression cordiale de votre dernière poignée de main et déjà l'hélice tourne, le bateau fuit. Nous reverrons-nous jamais ? c'est cette incertitude qui attriste toutes les séparations.

Puis à la longue, mille fils ténus qu'on ne brise pas sans souffrir nous enserrent le cœur : habitudes prises, émotions ressenties, plaisirs éprouvés, douleurs même, tout vous attache à ce pays dont on médite quand il y faut vivre, mais sur lequel on jette en le quittant un mélancolique regard. Hélas ! c'est un peu de notre jeunesse que nous y laissons. A voyager, les années s'écoulent plus rapides et peut-être le vrai sage est-il celui qui fait son nid au même endroit, qui limite son horizon et qui ne sème pas à

tous les coins du monde le trésor de ses tendresses.

Cette brume matinale m'empêche de voir la ville de Hanoi, de fixer un souvenir dernier, une rapide et inoubliable vision ; je ne distingue rien si ce n'est, sur les hautes digues, la silhouette incertaine d'un pousse-pousse arrêté les brancards en l'air, ou la confuse ébauche de la foule sur le gris du ciel.

Et maintenant, je crains de n'avoir pas mis assez de chaleur dans mon « adieu », de ne pas vous avoir assez remercié des quelques jours passés chez vous, dans cette paisible villa assise au bord du petit lac, en son bouquet de verdure, et dont l'intérieur révèle du premier coup, par le goût sûr avec lequel les meubles et les bibelots ont été choisis, par la science des arrangements, la main d'un artiste. On pourrait chez vous faire un *Voyage autour de ma Chambre* bien autrement curieux que celui de de Maistre. C'est une synthèse de l'art de l'Extrême-Orient qui se développe, sur les murs, non pas avec la symétrie froide, étiquetée, ennuyeuse d'un musée, mais vivante, car ces bronzes, ces brûle-parfums, nous les avons vus hier fumer sur l'autel d'un temple bouddhique ; ces vases aux galbes inattendus copient la sveltesse des fleurs de lotus écloses sur l'étang voisin ; et ces kakemonos, nous retrouvons leurs paysages devant votre porte : c'est ce lac, avec son pont courbe où se penche un pêcheur étrange, enchignonné, aux yeux bridés, au corps de cuivre nu sous l'ardent soleil, pendant que près de lui passe, roulant des hanches, une rieuse con-gai plus brillante en ses vêtements multicolores qu'une perruche ; ce sont ces

bosquets de bambous au feuillage élancé et grêle de folles avoines géantes; ces pagodes aux toits retroussés et là-bas, fuyant sous leurs voiles de paille tressée, ces sampans pointus; ces hérons porte-flambeaux, nous avons troublé ce matin leur rêverie philosophique, et ces étoffes où des caractères chinois brodés d'or déroulent le mystère des textes sacrés, nous connaissons les ouvriers patients qui dans la rue à côté en tissent de pareilles, tout le jour accroupis devant leur merveilleux ouvrage, dans l'obscurité d'une pauvre *cai-nha* de briques. . . . .

J'aurais voulu vous dire tout cela en partant, mais il y a en moi une gaucherie à traduire mes impressions, si vives pourtant qu'elles s'exaspèrent souvent jusqu'à la douleur.

Mécontent et le cerveau vide, je me suis étendu sur l'un des canapés du salon, n'ayant pour horizon que le dos du capitaine du bord encadré dans la porte, un dos rageur, énorme; je n'ai plus entendu que des commandements mêlés d'anglais et de français et ponctués de formidables jurons. . . . .

\*  
\* \*

J'ai dû dormir. Pendant mon sommeil, le soleil a mangé les brumes; il sème une gaieté sur le fleuve; toutes sortes de choses brillent, miroitent; de longs reflets traînent dans l'eau brouillés par des remous à notre passage. Du reste, le paysage n'a pas changé. Toujours des jonques pareilles, avec leur poupe

élevée, aux galiotes du moyen-âge; sur les rives, les toits de paille d'un marché où grouille une foule vaguement jaunâtre; une pagode entrevue assez pour distinguer le rictus d'un lion de Phât, puis les hautes digues se referment et l'on ne voit plus que le fleuve, très-large, ses caps lointains, les courbes molles de ses détours; et, de la terre, il ne reste qu'une ligne fondue dans du violet, trait léger entre l'eau et l'immensité du ciel.

Dans le salon, un rayon de soleil coupe le tapis vert de la table, d'une barre héraldique; les supports nickelés des lampes frémissent et tintent à chaque coup d'hélice et font une petite musique énervante à la longue.

Agaçants aussi, mes voisins, qui depuis plusieurs heures jouent à je ne sais quel jeu bruyant; dans leurs figures pâles les yeux brillent enfiévrés par le désir des piastres empilées.

\*  
\* \*

Nous venons de stopper pour permettre à une chaloupe de nous accoster; une femme monte à bord que je ne puis voir, mais dans la chaloupe qui s'éloigne, un gros monsieur, le mari sans doute, fait des gestes d'adieu, avec, sur les lèvres, ce sourire faux que l'on prend pour n'avoir pas l'air ému.

La chaloupe a disparu et dans la cabine contiguë à la mienne j'ai ouï un long sanglot.

Toujours des séparations, toujours des tristesses.

Heureux ceux qui ont autour du cœur la triple cuirasse d'airain. L'*œs triplex*, ceux-là seuls devraient voyager.

Le soleil luit maintenant au centre d'un lourd nuage violet et des rayons s'irradient comme les jantes d'or d'une roue infinie. Les digues abaissées dévoilent l'immense plaine des rizières, veloutée, bleuâtre avec des carrés inondés qui scintillent comme des cassures de miroir et donnent à tout le pays quelque chose de pas solide, de flottant. Une foule de travailleurs éparse dans les champs s'agite, les derniers tout petits, à peine plus gros que des corbeaux, et cette plaine en sa monotonie fertile ressemblerait à la Beauce si, de loin en loin, un aréquier ne dressait son fût grêle et ne déployait dans le bleu son plumet noir.

De grands vols d'aigrettes tourbillonnent ou posent la neige de leurs plumes au sommet des sveltes bambous et toujours le fleuve se déroule paresseusement ainsi qu'un écolier peu pressé d'arriver qui prend par le plus long.

\*  
\* \*

Dans le carré on a dressé le couvert et allumé les lampes, les cristaux scintillent. Le président, un vieux capitaine, place à sa droite la passagère que je puis maintenant examiner à l'aise : c'est une très-jeune femme bien que l'ovale de son visage soit déjà fatigué ; elle a un beau front lisse et volontaire sous

un casque de cheveux très noirs et de grands yeux  
noisette, des yeux qu'étoilent

. . . . des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,

aux paupières meurtries, violacées par des larmes  
récentes; et cette tristesse, qu'elle dissimule sous de  
pâles sourires, donne à toute sa personne ce charme  
pénétrant que le poète des sensations délicates et  
maladives, Baudelaire, souhaitait trouver chez sa  
maîtresse :

Peu m'importe que tu sois sage.  
Sois belle et sois triste. . . . .

Elle ne parle pas et reste le regard obstinément  
tourné vers la porte à travers laquelle on ne voit  
pourtant que le ciel assombri.

Je fuis la table où une discussion commerciale  
s'engage entre des « quelconques ». Nous voguons  
en plein dans le noir; à tribord les lanternes allumées  
promènent sur l'eau des lueurs de feu de Bengale  
rouge et verte, tout le reste est couleur d'encre de  
Chine. Dans la pénombre de l'avant les deux Anna-  
mites qui tiennent la barre font quelques gestes rares  
pour changer de route.

On est bien là, dans le silence et l'obscurité, pour  
songer aux amis absents, pour évoquer le passé . . . .

Décidément il fait trop noir, impossible d'aller plus loin, le capitaine donne l'ordre de jeter l'ancre, le plus sage est de s'aller coucher, nous ne serons à Haiphong que demain matin.

\*.  
\* \*

11. janvier.

Tout le pittoresque de Haiphong est parti. La ville y a gagné sans doute en salubrité. Je me rappelle cette rue unique longeant le Song-tam-bac; elle se faisait jour à grand peine à travers un fouillis de cases en torchis, misérables et dédaigneuses de tout équilibre, s'épaulant l'une l'autre et déversant jusque sur la rue les cascades de leurs étalages. Le peu d'espace restant était un cloaque où des tas d'ordures cuisaient au grand soleil. Des porcs noirs, trainant un ventre énorme, filaient entre nos jambes pêle-mêle avec des enfants aussi ventrus et aussi nus qu'eux.

Les cases dévalaient jusqu'au canal qu'elles rétrécissaient, qu'elles surplombaient, perchées à marée basse sur de longs pilotis à demi-rongés, vaseux, où s'amarrait la cohue des barques, des sampans, des jonques et les fines chaloupes à vapeur, astiquées, dont les cuivres luisaient. Toute la journée c'était une tempête de cris, de jurons, de piailllements, qui roulait de la rue à travers le marché et se

continuait sur le toit des bateaux où tout un peuple se démenait, s'injuriait avec des gestes excessifs et une volubilité sans pareille.

A certains soirs, quand la lune se levait derrière les maisons, cela devenait une eau-forte superbe ; la lumière blanchissait les toits, glissait sur l'eau du canal, laissant dans l'ombre la double rangée des façades trouées de petites lumières ; des barques passaient, on entendait le bruit rythmique des avirons accompagné d'un chant très doux repris à chaque coup par tout le chœur des rameurs ; le chant grandissait puis peu à peu diminuait, se perdait dans la rumeur confuse de la ville ; parfois quelque mélomane accroupi sur la voute d'un sampan grat-tait sa guitare et adressait quelque ode à la lune entre deux pipes d'opium. . . . On avait la sensation de l'effroyable distance qui nous séparait de la patrie.

Aujourd'hui, il existe de corrects boulevards et des maisons bien banales et très confortables où l'on prend le thé le soir entre deux morceaux de piano, en causant du dernier vainqueur aux courses locales.

\*  
\* \*

11 janvier.

On m'a retenu à l'hôtel une chambre, une boîte plutôt ayant des châssis vitrés pour fenêtre. Là dedans un lit très grand mais dur, où j'essaie vainement de dormir ; les moustiques, malgré le velum

légèr de la moustiquaire dansent autour de mes oreilles une sarabande effrénée; dans un mois je coucherai le visage découvert en France! Ce mot de France a, de loin, un charme singulier; il contient un monde de promesses, de joie, d'oubli des heures dures. . . . .

Par le chassis vitré j'aperçois un pan de ciel dans lequel monte la lune, écornée et nette comme un éclat de nacre.

Soudain, dans la chambre à côté, séparée de la mienne par une cloison d'une minceur de papier, trois mandolines se mettent à jouer ensemble un air bizarre, une seule phrase très heurtée, la dernière note prolongée et plaintive, puis crac, un son bas terminé par trois éclats de rire.

J'ai des Japonaises pour voisines, trois mousmés qui bavardent et rient maintenant, les petites folles. Qui narguent-elles? Est-ce la lune, là-haut, la lune cassée et laide du Tong-king, ou leurs amoureux absents?

Indiscret, je cherche un trou dans la cloison, hélas! pas la moindre fissure et j'en suis pour ma curiosité; le chant mystérieux a repris et le contraste est étrange de la tristesse de cette musique et de la gaieté continue des mousmés.

\*  
\* \*

17 janvier.

J'ai trouvé ce matin dans la rue trois petites Japonaises, les trois amies de cette nuit, sans doute;

elles allaient un peu lasses, se dandinant, trainant leurs petits pieds, mignonnes en leurs robes de soie, bleues de ce « bleu de ciel après la pluie » si doux, brodées de fleurs, de papillons et d'oiseaux. Sur le fond clair de leurs ombrelles peintes se détachaient leurs petites têtes, leur chignon haut piqué de longues épingles, les belles coques de leurs cheveux plus noirs que l'ébène; et l'émail de leurs dents brillait à travers le carmin de leurs lèvres toujours entr'ouvertes par le rire.

C'est le seul souvenir japonais que j'emporterai : il me semble suffisant pour comprendre l'âme *nip-pone*, comme disait Loti; âme enfantine plus près de la nature que la nôtre, composée d'impressions fugaces, de sensations à fleur de peau, de mille choses subtiles et ténues, ennemie des abstractions, des longs raisonnements, bref une âme artiste très-séduisante en sa mièvrerie.

En mer, 18 janvier.

Ma chaise longue est à tribord arrière; de là, on aperçoit tout le bateau, *le Darma*, un long couloir toituré de toile grise entre le mur d'acajou du roufle du commandant et le treillis du bastingage. Dans le ciel un lourd canot fait une tache noire qui monte et descend avec le roulis et, sur un bout de

vergue, très haut, perdu dans l'azur, un matelot cargue une voile.

Dans ce couloir, qui paraît infini, des passagers se promènent, avec de brusques écarts, avec l'allure titubante des ivrognes, les marins, les jambes molles, inclinent seulement le torse et vont tout droit, sans s'inquiéter des sursauts du navire.

Un homme près de moi frotte le plancher du pont. c'est un Indien d'un noir de cirage, au visage encadré par une barbe neigeuse; une casquette bleue, liserée de rouge, aplatie au-dessus de la nuque, étonne sur cette tête de fakir aux grands yeux sombres qui semblent garder un regret des splendeurs natales. Il doit être très vieux et pourtant sa taille est droite et sur ses bras nus les muscles saillent pareils à des câbles goudronnés; il promène son balai d'un geste machinal, sans regarder autour de lui, indifférent à tout ce qui l'entoure, comme si depuis longtemps nulle autre besogne n'eût préoccupé son cerveau.

Ah! les bonnes heures passées à paresser sur cette chaise longue, à laisser ma pensée courir sur la crête des vagues, plus fugitive et changeante que les éphémères fleurs d'écume; à suivre d'un œil distrait le dessin mouvant des cordages sur le ciel, pareil à quelque paraphe compliqué d'écrivain public, noir sur azur; à sentir la mousson fraîche et saline, couler sur mon front et apaiser l'amertume des souvenirs !....

Je suis pris peu à peu d'un amour grandissant, de cette mer toujours vierge, éternellement

inféconde. L'homme a beau passer il ne laisse sur elle aucune trace, elle le dédaigne et peut le briser. . . .

Des enfants traversent le couloir en courant et sèment une gaieté sur le pont ; c'est tout un bouquet de couleurs fraîches ; leur visage rose, leurs habits montrant la chair veloutée de leurs bras et de leurs jambes. Il y a là deux fillettes brunes avec du sang créole, déjà femmes par la nervosité de leurs gestes, par leurs voix rendues plus aiguës pour attirer l'attention, par leurs caprices ondoyants ; à côté d'elles un baby anglais, blanc, blond et tranquille est déjà correct et grave malgré ses quatre ans ; mais, lorsqu'il rit c'est une séduction plus grande, tant il y a de joie naïve et vraie dans toute sa physionomie heureuse, dans les fossettes de ses joues et dans le bleu de ses yeux pur comme la mer.

Du reste un paquebot est un endroit très propre aux études de mœurs comparées ; les gens de toutes nations s'y trouvent réunis ; bien vite le factice que l'éducation et le monde mettent dans les relations craque et l'on peut saisir les attitudes vraies, noter les habitudes différentes

Près de ma chaise longue une Anglaise anémique, à la peau diaphane, est étendue sur des piles de coussins. Autour d'elle mousse la plus délicieuse toilette blanche ; malgré sa maigreur, ses longues paupières violettes, la langueur de ses gestes, elle est délicieusement jolie et frêle, presque immatérielle, bien que sous la batiste du corsage s'arrondisse la ligne savoureuse des seins. Puis sa voix a d'adorables intonations ; l'anglais, dans sa bouche,

perd sa rudesse, s'allonge en phrases chantantes et l'on rêve de s'étendre à ses pieds, sans désir voluptueux voltigeant autour de sa forme exquise et pure. . . .

En revanche, une autre Anglaise offre avec celle-ci le contraste le plus frappant; elle est vêtue d'un fourreau noir qui tombe droit de la tête aux pieds, sans un renflement sur sa plate poitrine, sans une saillie à ses hanches serrées. Sa tête émerge d'une longue collerette noire; des joues parcheminées pendent sur des maxillaires de carrossier et son nez à profil de glaive menace une bouche immense, sans lèvres, qui laisse voir, quand elle rit, une dentition chevaline.

« C'est une bible à pattes » murmure à côté de moi, mon ami le docteur Grand.

Pourtant dans les yeux de la triste femme, il y a je ne sais quelle douceur résignée d'animal battu qui provoque la pitié! c'est peut-être un soldat de la *Salvation army*.

Plus loin un jeune Américain; nu-pieds, un teint de jeune fille, des épaules de portefaix, des mollets qui tendent le drap de sa culotte; mais dans la démarche une raideur qui lui redresse trop la tête, lui creuse les reins et lui donne l'air empalé! C'est un beau produit de beefsteaks et de lawn-tennis combinés. En ce moment, pour occuper ses muscles et aussi pour parader devant la « miss vaporeuse », nom donné par le docteur Grand à l'Anglaise blanche, il monte à force de bras à un hauban. Un Français dirait des galanteries ou ferait de l'esprit.

Patatrac! nous venons de couper en deux une barque de pêcheurs. On se bouscule sur la dunette pour voir les malheureux qui nagent et s'accrochent aux débris de leur jonque. *Le Damar* décrit un grand cercle et revient sur eux pendant que les matelots du bord arment un canot. Les langues vont bon train : — Y a t-il des tués ? — Oui ! — Non... Dans ce bavardage pas un mot de pitié vraie, et il y a des femmes ; seuls ces matelots, des Malais, dans leur hâte à souquer sur les avirons, montrent leur sympathie à ces infortunés : c'est la grande solidarité, l'honneur des hommes de mer.

Il n'y a pas de mort ; ils sont trois, les naufragés : deux vieux et un enfant ; presque nus, ils se tiennent accroupis au fond de la barque, vaguement effrayés par cette chose énorme, ce monstre marin qui les a écrasés et dans lequel ils vont entrer.

En route *1/4 noroit* ; un bout de voile blanche qui marque l'endroit du sinistre s'efface à l'horizon. Les trois Annamites, rassurés maintenant, font sonner sur leurs doigts les belles piastres d'argent que le capitaine leur a données pour les consoler, le soir on les descendra à Tourane.

\*  
\* \*

19 janvier.

Stop! Un bruit de ferraille ; un rejaillissement d'écume et *le Damar* s'arrête frémissant encore du mouvement interrompu. Nous mouillons près

d'un ilot vert, défendu par de gros blocs de rochers noirs qui émergent en avant de lui. Une maison blanche éclate dans la lumière crue de midi sur le fond sombre de la verdure, et sur son toit trois cocotiers laissent retomber leurs palmes immobiles. Des dunes font une ceinture blanche à la baie dont le fond est fermé par une haute barrière de montagnes.

Le coteau voisin est posé là comme un écran bariolé et plat, un de ces écrans chinois aux tons trop crus, à la perspective bizarre, marquant l'entrée du port et cachant la mer infinie que l'on devine à l'inclinaison des montagnes et à la fuite envolée des barques de pêcheur.

L'eau n'a pas ici la couleur bleue des couches profondes, elle est verte, d'un vert de pierre translucide et froid; un vent léger l'agite; des moires courent sur elle et sous le soleil elle se crête de lumière, de millions d'étincelles fugitives. Un aiglon décrit des cercles au ras des flots, plonge, puis s'élève dans les airs, alourdi par sa proie; il n'est bientôt plus qu'un point noir très visible sur le fond pâle des montagnes.

Des barques de tous côtés ont fondu sur nous, puis repliant leurs voiles comme des ailes, elles se sont accrochées à nos flancs qu'elles heurtent à petits coups chaque fois que la houle les soulève. Dans l'ombre bleue de la toiture des sampans, basse et ronde, des gens s'agitent; un homme, le chignon retroussé, un mouchoir très sale noué autour de la tête, vanne du riz. D'autres Annamites assis en plein

soleil sur les paillotes, lèvent vers nous leurs faces camardes qu'élargit un gros rire quand du bord on leur jette un biscuit ou un pain.

Du reste personne ne veut descendre à terre; il fait trop chaud et l'on préfère siester sur les fauteuils, le nez écrasé sur la page d'un roman commencé!

Seule, ma voisine pendant mon voyage sur le fleuve Rouge, marche tristement le long du spardeck et jette des regards vers ces montagnes où elle a laissé son cœur.

Le steward agite la cloche du repas; il faut remuer; encore un ennui; puis la banalité des conversations commence à me rendre la table odieuse. Des marchands et des soldats. La valeur des marchés et les chances d'avancement, deux thèmes invariables; et l'on sent, sous la politesse des conversations, les allusions méchantes, les dépréciations envieuses. Il devient bien difficile de vivre; mais qu'importe! la rêverie est un refuge toujours ouvert à ceux que blessent l'éternelle bêtise humaine et la trivialité des instincts.

11 heures du soir. — Le tintement grêle de la cloche piquant les heures se fait entendre. Dans le grand silence du bateau, la machine arrêtée, les pas des promeneurs sur le pont résonnent longuement et des bouts de conversation sortent des cabines ouvertes à cause de la chaleur et voilées seulement d'un grand rideau vert.

21 janvier.

Le docteur Grand me réveille à cinq heures du matin, pour aller visiter la baie de Cam-Ranh. Il fait un petit jour gris et triste.

Entre deux collines peluchées de vert, une anse s'arrondit, grande comme la main, l'eau vient ronger une plage minuscule semée de coquillages et d'efflorescences marines qui craquent sous le pied. Cinq ou six cases de pêcheurs séparées par des haies de cactus s'élèvent là; grises et lamentables elles s'inclinent comme des vieilles ratatinées sous l'effort continu des vents soufflant du large; dans l'intérieur obscur, de pauvres gens s'agitent et nous reçoivent, épeurés. Pas un meuble, rien que la nudité des murs de torchis, d'un gris sale, écaillé par place et au travers duquel filtre parfois un rayon pâle qui hache l'ombre. Pourtant, au-dessous d'une niche au fond de laquelle on lit un grand caractère. *Than*, l'esprit de la maison, un repas est posé sur une toute petite table; du riz dans des soucoupes, quelques fruits, une grenade rose; dans les brûle-parfums, un reste d'encens fume encore, et l'on s'étonne de cette quasi-richesse, des quelques plateaux incrustés dont la nacre brille, parmi cette misère.

Ils vivent là, les gueux de la mer, heureux si leur faim est apaisée. La pêche, un champ de maïs brûlé qui fait un carré jaune derrière les maisons, deux

ou trois orangers très verts, c'est assez pour eux : leur pensée ne va guère au delà.

Quelques Chinois vêtus de cotonnade bleue sont débarqués d'une grosse jonque; ils mangent goulûment du riz et du maïs grillé qu'ils trempent dans une sauce nauséabonde; ils n'ont guère l'aspect rassurant, rien de la douceur résignée des Annamites; pourtant notre présence les contient. Combien ont-ils dû piller de ces hameaux épars sur la côte !

\*  
\* \*

21 au soir.

Sous la lumière froide, métallique, des lampes électriques, les chaises groupées font un tas jaune : des gens dorment. La jeune femme, je sais son nom maintenant, elle s'appelle Jeanne, couchée sur une chaise longue, les bras pendants, paraît perdue en une méditation douloureuse.

Assis à l'arrière, le docteur Grand, un enseigne frotté de lettres, un officier d'infanterie de marine pourvu de faits et moi, nous causons philosophie. Comment cela nous est-il venu ? Une digestion laborieuse, peut-être, ou bien le mugissement de cette mer devinée dans la nuit d'encre aux vagues blanches phosphorescentes courant le long du bord....

Drôle d'homme ce docteur Grand; esprit pratique et scientifique avec une pointe de cynisme; très

instruit sous des dehors un peu lourds, il professe volontiers cette horreur des choses métaphysiques assez commune aux manœuvres de scalpel. Et dans le groupe, c'est le militaire qui représente la spiritualité.

— Oui j'ai une âme, je la sens !

— Erreur reprend le docteur, et des mots pesants de la philosophie allemande tombent dans la discussion: Vous créez des entités que vous adorez ensuite; au-dessous des attributs vous supposez un substratum indestructible.... pétition de principes éternelle.

— Mais enfin mon *moi*, je le sens bien, volontaire, constant, indépendant, différent du vôtre.

— Oui comme votre organisme est différent du mien. Votre *moi* ! *pôvre de lui* ! continue le docteur, qui est du Midi, mais il est le jouet des sensations ; il est ballotté et poussé par les phénomènes plus que notre navire par les flots et les vents. Votre *moi* ! mais les physiologistes le touchent du doigt ; ils peuvent modifier et faire agir à leur gré cette volonté dont vous êtes si fier. . . . .

Et la discussion se prolonge, les voix s'enflent, personne ne s'entend plus.

Ah ! oui, la philosophie scientifique, celle qui ne s'appuie que sur des faits démontrés, qui ne va que pas à pas, sagement, doit satisfaire la raison. Mais nous portons au fond de notre être une impatience de savoir qui nous fait vite briser le cadre étroit des méthodes et nous élancer d'un vigoureux coup d'aile vers l'infini. C'est en présence de ces forces colossales, du ciel criblé d'étoiles et de la mer insoumise

que le vieil esprit religieux, qu'on croyait étouffé sous les théories se réveille. Vienne la tempête et nous voilà agenouillés, tendant les bras vers ce Dieu que l'on nie tout haut par ostentation, par déduction logique, mais auquel tout bas, dans la profondeur de son âme, on dresse un autel.

\*  
\* \*

Saïgon, 23 janvier.

MON CHER AMI,

Je viens de passer une nuit détestable à l'hôtel : un bel accès de fièvre qui m'a secoué très fort et qui me laisse veule et vide. Aussi qu'elle chaleur ! nous avions froid à Hanoi ; ici on ne respire qu'avec peine ; enfin, il est cinq heures et demie, je vais profiter du peu de fraîcheur qui arrive pour aller faire un tour à la musique en victoria, en « Isidore » comme on dit ici. Les routes ont une singulière couleur, celle sur laquelle je tourne en cercle dans le beau jardin du Gouvernement, on la dirait dessinée à la sanguine comme dans les paysages de Baudouin.

C'est une jouissance très douce, d'aller sans fatigue au pas de deux poneys indigènes, à travers

ces massifs ombreux dont les bords légers se découpent finement sur le bleu pâle du ciel ; de loin en loin glisse un rayon oblique que fouille la palme dentelée d'un sica ou verdegriise l'éventail déployé d'un arbre-des-voyageurs et met un peu de pourpre sur le chemin. Un chant de hautbois s'élève affaibli d'un orchestre presque caché dont on n'aperçoit, par les trouées des feuilles, que le jaune d'une épaulette de soldat ou le geste envolé du chef battant la mesure.

Des voitures tournent en sens inverse de la mienne, trainant des gens aux poses lassées, aux visages d'une blancheur de cire, aux chairs exsangues, si bien que sans l'étrangeté des cochers, des malabars aux faces noires pour la plupart, on se croirait vraiment dans une ville d'eau cossue où des misses phthisiques s'efforcent de durer.

\*  
\* \*

Ce soir, le docteur Grand vient me prendre pour aller à Cho-lon. Nous sommes presque couchés dans l'Isidore (un nom bien singulier décidément), les pieds à la hauteur de l'œil, avec, pour spectacle, au-dessus du dos de notre cocher, un lambeau de ciel lacté, déchiqueté par le feuillage des tamarins qui se rejoignent presque. Parfois un omnibus nous croise avec un bruit de ferraille et d'éclats de rire de gens invisibles, de jeunes Chinoises sans doute, qui vont à des rendez-vous illicites.

Rien à décrire ; un paysage si vaporeux qu'il semble fait de rêves. Cette terre d'Asie exhale la nuit

des parfums troublants, un mélange de musc, de santal qui vous pénètre, vous imprègne, vous alanguit.

Hélas ! Voici une rue et il va falloir regarder. Des lampes, une profusion de lampes à abat-jour d'albâtre, presque auras du sol, éclairant des étalages, des restaurants où des gens mangent et boivent, des tas d'oranges qui fardent de vermillon tout un côté de la rue. Le haut des maisons reste noir, perdu dans l'ombre. Parfois un balcon de bois s'avance sur le trottoir, soutenu par des colonnes et là-dessus des femmes prennent le frais et babillent ; puis d'autres maisons dont la porte est barricadée de gros barreaux, lieux louches, maisons de jeu ou fumeries d'opium.

Et partout la multitude grouillante des Chinois aux allures de pierrots blafards dans leurs larges vêtements, obèses et insolents. Dans les magasins largement ouverts, derrière des vitrines qui brillent d'un éclat humide, sont entassées toutes sortes d'objets ; articles de Paris, bouteilles ramassées, à côté de Satzuma superbes, d'étoffes richement brodées, d'ivoires curieusement sculptés.

Un vacarme infernal, c'est le théâtre, nous entrons.

Une puanteur, une abominable odeur de Chinois nous fait d'abord reculer, mais il faut voir. On grimpe à un escalier de bois et de là-haut, on aperçoit une salle à peine éclairée par des lampes fumeuses, tout un parterre de têtes rasées ; des Chinois parqués, accroupis en des poses indécentes, leurs larges pantalons retroussés montrant les cuisses à nu. Sur la scène, un homme déguisé en femme chante

d'une voix aiguë, horriblement fausse, en se balançant sur ses pieds avec toutes sortes de façons minaudières, de gestes pudibonds, ramenant ses larges manches à pagode devant son visage fardé et peint comme une porcelaine, tandis qu'un vieux mandarin intéressé par son histoire caresse une fausse barbe blanche qui descend à ses pieds. Un orchestre, si l'on peut donner ce nom à cette affreuse cacophonie, établi sur le milieu de la scène accompagne chaque refrain d'un bruit formidable de ymbales, de tam-tams, mêlé à des grincements de guitares et de violons, à des crépitements de castagnettes. Cela dure ainsi des nuits entières, sans entr'actes. Des gens, perpétuellement, entrent et sortent, crient dans la salle, s'injurient, mangent. Pas de décors, mais parfois une richesse extraordinaire de costume.

Tout ce qui, chez nous, ajoute au plaisir du spectacle, la fraîcheur des peintures de la salle, l'éclat des ors, le scintillement du lustre, l'harmonie des toilettes féminines, n'existe pas en Chine; un hall obscur et nu, des bancs de bois, nulle ornementation, rien qui vienne distraire de la pièce fort intéressante sans doute, puisque les auditeurs restent à l'écouter des nuits entières.

Nous fuyons bien vite et nous errons de nouveau : voici une ruelle solitaire, un canal étroit où de lourdes jonques sommeillent; au bout d'un pont brille un réverbère et nous retombons sur la même rue, fort étonnés de croiser une locomotive qui s'en va à la bonne franquette sans souci des passants.

25 janvier.

Les maisons ici ne vieillissent pas ; elles se lézardent et prennent de suite un air maladif, c'est surtout frappant pendant la grande chaleur du jour, quand le soleil darde une lumière implacable, stupéfiante, qui rejaillit sur le sol et brûle les yeux. Une torpeur pénible, un sommeil mortel semble alors peser sur cette ville et les plantes seules continuent de vivre avec une exubérance menaçante ; les arbres envahissent tout et l'on comprend que si on ne luttait pas, ce qu'il y a d'humain serait vite vaincu, envahi, absorbé par cette poussée formidable de la végétation.

Pourtant, chaque soir, la vie reprend très intense ; l'ennemi terrible, le soleil, a disparu, un peu de fraîcheur vient.

Avec sa foule affairée, ses cafés lumineux, ses files de réverbères, le va-et-vient continu des voitures, Saïgon ressemblerait alors à quelque petite ville d'Occident, bruyante et gaie, si, à chaque pas, une figure plate et jaune d'Annamite n'apparaissait dans la nappe lumineuse jetée sur le trottoir par quelque magasin, rappelant soudain la distance. . . Puis souvent, au détour d'une bourgeoise avenue, on rencontre quelque procession étrange, comme celle que j'ai vue ce soir.

Une cohue roulait du haut de la rue Catinat, éblouissante des reflets bleus, verts, rouges, d'innombra-

